

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 9 (2012)

Seas, Islands, Humanists

The Historical Review
La Revue Historique



VOLUME IX (2012)

Département de Recherches Néohelléniques
Institut de Recherches Historiques / FNRS

Department of Neohellenic Research
Institute of Historical Research / NHRF

Anciens et Modernes. Approches théoriques du
roman grec (XIXe-XXe siècles)

Ourania Polycandrioti

doi: [10.12681/hr.294](https://doi.org/10.12681/hr.294)

To cite this article:

Polycandrioti, O. (2013). Anciens et Modernes. Approches théoriques du roman grec (XIXe-XXe siècles). *The Historical Review/La Revue Historique*, 9, 161–198. <https://doi.org/10.12681/hr.294>

ANCIENS ET MODERNES.
APPROCHES THÉORIQUES DU ROMAN GREC (XIXe-XXe SIÈCLES)

Ourania Polycandrioti

RÉSUMÉ: Le discours théorique qui se développa en Grèce autour du roman grec antique au cours du XIXe siècle et au début du XXe constitue l'objet de la présente étude. L'intérêt des études théoriques pour ces textes du “déclin” de l'antiquité est à relier directement au développement, à la même époque, de la version moderne du genre tant en Grèce qu'en Europe, ainsi qu'à la publication des études théoriques relatives, en Europe. Ce discours théorique est intéressant à double titre: d'une part, par le substrat idéologique qui soutient la corrélation des romans antique et moderne durant la période de fondation de l'État grec et de consolidation de son identité culturelle et nationale; d'autre part, par les arguments qui établissent ce rapport et se concentrent principalement sur la relation du genre romanesque avec l'Histoire et la réalité. Ces deux axes constituent les lignes directrices de notre approche, en tenant compte des données suivantes: le substrat imaginaire très affirmé dans les romans grecs antiques, à savoir leurs liens très lâches avec la réalité, et les moyens mis en œuvre par le discours théorique du XIXe siècle afin de contourner cet imaginaire et de mettre en valeur la supériorité de l'antiquité face aux productions modernes ou bien, par la suite, d'intégrer l'antiquité à la réussite des réalisations modernes.

I. Préliminaires

“Il n'existe pas de genre littéraire qui ait conquis le monde autant que le roman,” écrivait en 1921 Aristotélis Kourtidis, savant réputé, pédagogue et homme de lettres, dans la publication du texte de la conférence¹ qu'il avait prononcée à la Société Littéraire “Parnassos” quatre années auparavant, en 1917, sur “Alexandre Rizos Rangavis auteur de récits”.² La suprématie

¹ Le texte de la conférence de Kourtidis a fait l'objet d'une publication indépendante sous le titre: *Tò ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως. Ο Ἀλέξανδρος Ραγκαβῆς ὁ διηγηματογράφος* [Le récit grec jusqu'à la Révolution. Alexandros Rangavis auteur de récits], éd. Mihail S. Zissakis, Athènes 1921, p. 5.

² Il s'agit de la première d'une série de conférences organisées par la Société Littéraire “Parnassos” sur le thème des auteurs de récits grecs. L'édition est constituée d'une étude longue et approfondie divisée en deux parties: la première section du texte est presque entièrement consacrée à l'évolution du roman grec depuis l'antiquité jusqu'à la Révolution et contient quelques informations sur la généalogie du récit (pp. 3-25). La seconde, consacrée à l'œuvre en prose de Alexandre Rizos Rangavis, est enrichie de longs extraits et de résumés de ses récits et romans (pp. 25-54). Il est à noter que le

désormais indubitable du genre romanesque en Europe ainsi que les tentatives dans cette direction des auteurs grecs, qui, du moins, annonçaient l'expansion croissante du genre aussi dans l'espace hellénique, imposaient, selon Kourtidis, qu'on rétablit la civilisation grecque à la hauteur de la civilisation européenne par l'intégration du genre romanesque dans la tradition littéraire grecque, par le rappel de sa relation étroite avec l'hellénisme et, naturellement, de sa généalogie remontant à l'antiquité. Kourtidis fait donc plonger les racines du roman européen moderne dans le roman de l'antiquité tardive.

Les raisons avancées par Kourtidis afin de justifier la pertinence de l'identification généalogique d'un genre qui avait déjà submergé le paysage littéraire international sont celles de la survie nationale, dans la mesure où cette relation généalogique directe devait contribuer au combat de la nation “pour l'existence”, lequel se livrait jusque sur les “frontières intellectuelles”.³ N'oublions d'ailleurs pas que la conférence sur Rangavis a été prononcée durant la 1ère Guerre Mondiale, et que sa publication a eu lieu au cours d'une période de troubles et de revendications territoriales, précédant de peu la catastrophe d'Asie Mineure. La revendication de l'origine grecque antique du roman européen est donc imposée, selon Kourtidis, par la nécessité de renforcer l'identité nationale et culturelle: en effet, celle-ci doit intégrer toutes les réalisations intellectuelles importantes qui lui reviennent afin que la survie et la continuité de la nation soient assurées. L'idée de la continuité de la nation grecque depuis l'antiquité constituait d'ailleurs la doctrine majeure apte à étayer l'identité néohellénique: elle avait joué un rôle déterminant depuis l'époque de Coray et tout au long du XIXe siècle, trouvant à s'appliquer dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle. Parallèlement, dans le champ des études littéraires, l'approche généalogique (ontologique) des genres reflète tout autant les tendances de la critique littéraire du XIXe siècle –qui considère les genres comme des organismes vivants soumis au développement et à l'évolution– que la conception historiographique analogue, de type généalogique, sur la singularité inhérente et l'évolution de chaque nation; Kourtidis réactive ainsi l'idée de la continuité qui a principalement marqué le XIXe siècle, et tente d'intégrer le roman dans une lignée ininterrompue allant de l'antiquité grecque à l'Europe des temps modernes, tout en renforçant la

titre de l'étude, tel qu'il apparaît en première page du texte, diffère de celui de la page de couverture et de la page de titre par l'addition du mot “roman” s'ajoutant à l'évolution du “récit” jusqu'à la Révolution: “Η ἐξέλιξις τοῦ διηγήματος καὶ τοῦ μυθιστορήματος μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως καὶ ὁ Ἀλέξανδρος Ρίζος Ραγκαβῆς ὃς διηγηματογράφος” [L'évolution du récit et du roman jusqu'à la Révolution et Alexandros Rizos Rangavis auteur de récits].

³ Kourtidis, *Tὸ Ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, p. 7.

fierté nationale à travers la supériorité culturelle dans l'espace européen. Par conséquent, le cadre idéologique aussi bien que l'outil théorique se prêtant à ce but, il s'imposait de mettre en relation le roman grec antique avec le roman européen moderne.

Relier le roman antique au roman moderne n'était cependant pas une idée neuve, ni même une idée exclusivement grecque. En effet, le développement progressif du roman au XIXe siècle avait déjà conduit les études littéraires en Europe à une approche comparative de ces deux expressions de la fiction narrative. Pourtant, l'exploitation de cette relation à des fins nationaux, dans une perspective généalogique et évolutionniste avait débuté chez Adamantios Coray, puis avait trouvé des continuateurs chez d'autres érudits au cours du XIXe siècle, avant de s'achever finalement avec Kourtidis au début du XXe. Par conséquent, chronologiquement, c'est Coray qui précède, par la fameuse lettre adressée à Alexandros Vassiliou qui constitue les "Prolégomènes" à l'édition des *Éthiopiques* d'Héliodore (1804), incluse dans l'édition posthume de la collection des *Prolégomènes* aux auteurs grecs de l'antiquité (1833).⁴ C'est ensuite Constantinos I. Dragoumis, auteur de *Histoire de la création romanesque chez les Grecs de l'antiquité* (1865-1866),⁵ et Tryphon Évangelidis avec *La création romanesque chez les Grecs de l'antiquité étendue jusqu'à nos jours* (1899, 1910).⁶ Kourtidis lui-même avait déjà publié une brève étude

⁴ "Τὰ εἰς τὴν ἔκδοσιν (1804) τῶν Αἰθιοπικῶν τοῦ Ἡλιοδώρου Προλεγόμενα. Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου" [Les Prolégomènes à l'édition (1804) des *Éthiopiques* d'Héliodore. Lettre adressée à Alexandros Vassiliou], *Συλλογὴ τῶν εἰς τὴν Ἑλληνικὴν Βιβλιοθήκην, καὶ τὰ πάρεργα Προλεγομένων, καὶ τινῶν συγγραμματίων τοῦ Ἀδαμαντίου Κοραῆ. Ἀδαμαντίου Κοραῆ Προλεγόμενα στοὺς ἀρχαῖους Ἑλληνες συγγραφεῖς καὶ ἡ Αὐτοβιογραφία του* [Collection des Prolégomènes à la Bibliothèque grecque, et aux Loisirs, et quelques autres ouvrages d'Adamantios Coray. Les Prolégomènes d'Adamantios Coray aux auteurs grecs de l'antiquité et son autobiographie], Paris 1833, et la reproduction: *Ἀδαμαντίου Κοραῆ Προλεγόμενα στοὺς ἀρχαῖους Ἑλληνες συγγραφεῖς καὶ η Αυτοβιογραφία του* [Les Prolégomènes d'Adamantios Coray aux auteurs grecs de l'antiquité et son autobiographie], t. 1, Athènes: MIET, 1984, pp. 1-56.

⁵ *Ιστορία τῆς μυθιστοριογραφίας παρὰ τοῖς ἀρχαίοις Ἑλλησιν* [Histoire de la création romanesque chez les Grecs de l'antiquité], de Constantinos I. Dragoumis, Trieste: Imprimerie de l'Autrichien Loyd, 1865. Le texte a également été publié en parties dans la revue *Κλειώ* de Trieste, 4 juin 1865 – 29 avril 1866. Dragoumis (1843-1926) était le fils de Ioannis et Harikléia Dragoumis, juriste, magistrat et écrivain. Il rédigea cette étude à l'âge de 23 ans. Sur ses éléments biographiques, voir Spyros Vovolinis et Constantinos A. Vovolinis, *Μέγα ελληνικόν βιογραφικόν λεξικόν* [Grand dictionnaire biographique grec], édition "Βιομηχανικής επιθεωρήσεως" [Revue industrielle], Athènes, s.d., t. 3, pp. 392-395.

⁶ Tryphon Évangelidis, docteur ès Lettres (directeur d'école à Syros), *Η μυθιστοριογραφία*

sur Héliodore en 1908-1909.⁷ Il est cependant à noter que les érudits qui s'attachèrent au cours du XIXe siècle à l'étude du roman grec de l'antiquité comparé au roman moderne européen mais aussi grec, à l'exception bien sûr de Coray, étaient des intellectuels d'importance mineure. Ils n'étaient pas ceux dont le discours et la pensée laissaient leur empreinte à l'avant-garde intellectuelle, mais ceux qui, solidement appuyés sur la tradition, voulaient renforcer le sentiment et la fierté de la nation.

Entre parenthèses, on pourrait noter que par analogie avec ce qui se passait en Europe,⁸ en Grèce pendant le dernier quart du XIXe siècle a émergé une couche d'érudits qui a agi au sein de la sphère publique en relation surtout avec la presse ainsi qu'avec l'éducation scolaire et s'est adressée au grand public de diverses manières. Il ne s'agit point d'une élite d'intellectuels mais d'une sous-catégorie qui, de conscience plutôt de pédagogue que d'intellectuel a approché la société grecque de l'intérieur et non pas d'en haut, avec ses propres normes et principes et avec sa propre langue et morale. Le statut professionnel de pédagogue ou l'intervention plus générale de ces érudits aux institutions de l'éducation renforce l'importance de leur présence dans la sphère publique, puisque, d'après leur rôle et en tant qu'auteurs de manuels scolaires convergent avec le discours officiel de l'État et deviennent ses agents dans la société. Il s'agit de l'expression particulière d'une tendance plus générale vers la formation des Grecs qui met l'accent sur des questions d'éducation nationale, sociale et morale et s'est manifestée à travers les orientations idéologiques et la thématique de la littérature, son interconnexion avec des tendances analogues en ethnologie et en histoire, le développement de la littérature enfantine, la création d'autant plus contrôlée par l'État des manuels scolaires, la fondation des associations culturelles, la croissance des maisons d'édition, la publication des journaux et des revues, etc. La question du rôle que ces érudits jouèrent à leur époque, en corrélation aussi avec la mise en valeur de l'antiquité dans la conscience nationale, mérite sans conteste un examen plus approfondi.

παρὰ τοῖς ἀρχαίοις Ἑλλησι ἐπεκτεινομένη καὶ μέχρις ἡμῶν [La création romanesque chez les Grecs de l'antiquité étendue jusqu'à nos jours], Ermoupolis: G. Printézis, 1910. Réédition tirée du *Ἀττικὸν Ἡμερολόγιον* d'Irinaios C. Assopios, en 1899, pp. 124-142. Le texte a été également publié dans *l'Eφημερίς* de Syros en 1910, nos 89, 90, 91.

⁷ “Ο μυθιστοριογράφος Ἡλιόδωρος” [Héliodore auteur de romans], *Nέα Ζωή* 5, no. 51 (1908), pp. 92-94; no. 53 (1909), pp. 134-138.

⁸ Voir Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris: Seuil, 2001. Voir particulièrement la 2e partie: “Le temps des groupements” et le chapitre: “Les changements des conditions de la vie intellectuelle après 1860”, pp. 165-211.

Dans ce contexte, si pour Kourtidis l'origine grecque antique du roman constituait l'adoption fière d'une réussite intellectuelle majeure, pour les érudits précédents cette filiation antique ne fonctionnait pas en mêmes termes de revendication de fierté, mais bien en ceux d'une sauvegarde du prestige des ancêtres face à un genre qui, dans sa version moderne, était généralement discrédité. Le roman, du début jusqu'à la fin du XIXe siècle, n'était pas encore un genre admis par le monde des érudits grecs; il provoquait d'une part de violentes querelles littéraires et, de l'autre, son aura européenne constituait une menace pour l'hellenocentrisme et l'éducation morale des Grecs modernes. L'enveloppe idéologique de cette corrélation entre roman ancien et moderne est donc à chaque fois constituée de composantes différentes selon l'époque et le degré de développement et de réception du genre romanesque en Grèce et en Europe.

Les termes déjà utilisés par les Européens dans leurs études littéraires portant sur le roman grec antique (*roman, romanzo, novel*) permettaient d'ailleurs l'approche commune du roman grec antique et du roman européen moderne, de façon anachronique et fortement arbitraire d'ailleurs, puisqu'on avait toujours su que les anciens n'avaient pas inventé de terme particulier pour ce genre.⁹ Les textes compris sous cette dénomination (anciens et modernes) constituaient ainsi des échantillons d'un seul et même genre, en dépit du fait que le roman grec de l'antiquité, ainsi que ses divers avatars médiévaux, présentaient une structure parfaitement définie et constante,¹⁰ alliée à une visée morale précise, se rapprochant fort peu du roman psychologique ou du roman réaliste polyphonique aux multiples niveaux narratifs du XIXe siècle selon le modèle des œuvres de Balzac, de Zola et des romanciers russes.

⁹ Cf. Tomas Hägg, *To ἀρχαῖο μυθιστόρημα* [Le roman antique], trad. Tzéní Mastoraki, trad. des extraits Yiorgis Yiatromanolakis, Athènes: MIET, 1992, pp. 23-27. À l'époque byzantine le roman antique était appelé "dramatique" (Photius, IXe siècle) ou bien "drame" (Eustathe Makrembolite, XIIe siècle). Sur le problème posé par la terminologie, tant dans l'espace européen que grec, voir l'analyse exhaustive de Yiorgis Yiatromanolakis, "Παράρτημα I. To A[ρχαῖο] E[λληνικό] M[υθιστόρημα] καὶ η ορολογία του" [Annexe I. Le R(oman) G(rec) A(ntique) et sa terminologie], dans Achille Alexandre Tatius, *Λευκίππη καὶ Κλειτοφών* [Leucippe et Clitophon], intro., trad. commentaires de Yiorgis Yiatromanolakis, Athènes: Fondation Goulandri-Horn, 1990, pp. 719-734.

¹⁰ Couple d'amoureux, séparation, errance et épreuves, réunion. Cette structure est également évidente dans les titres sous lesquels le roman grec de l'antiquité a continué à être connu, soit par couples d'amoureux, soit par toponymes. Cf. à ce sujet Gilbert Highet, *The Classical Tradition*, Londres et New York: Oxford University Press, 1953, p. 164, et Tim Whitmarsh, "The Greek Novel: Titles and Genre", *American Journal of Philology* 126 (2005), pp. 587-611.

Conformément aux conceptions actuelles, nous ne nous référons plus bien sûr à l'évolution du genre depuis l'antiquité, mais aux différentes expressions de la fiction narrative à différentes périodes. Suivant cette position, l'histoire du roman n'est ni homogène ni linéaire. Il existe donc une série de formes romanesques créées à des époques différentes à travers leur rencontre avec les modèles littéraires et narratifs de chaque période. C'est ainsi que l'on a par exemple soutenu que le mot "roman", "ne définit pas en effet un objet d'études, mais une attitude idéologique"¹¹ tandis que l'étude de l'origine du roman contemporain se concentre sur le discours narratif et non sur le genre en soi abordé dans la perspective d'une évolution linéaire.¹² Le roman grec antique n'est ainsi pas considéré comme l'ancêtre direct du roman contemporain,¹³ et on a d'ailleurs souligné qu'"il n'est pas permis de l'estimer sur la base du genre romanesque en général".¹⁴ Il en va évidemment de même pour l'étude du roman dans l'espace grec: la théorie contemporaine tend à s'éloigner de la notion d'évolution linéaire et à approcher le genre en tant que produit de traditions distinctes (antique, médiévale et contemporaine) dont le tissu cohésif est fourni par la langue commune dans le cadre d'une culture en évolution.¹⁵ La notion de littérature nationale, supposée évoluer dans la

¹¹ Sur une vue d'ensemble des théories autour du roman et de ses multiples naissances à différentes périodes, voir Daniel-Henri Pageaux, *Naissances du roman*, Paris: Klincksieck, 2006. Les citations sont tirées des chapitres 1, "Naissances du roman. Pourquoi ce pluriel?", p. 14, et 2, "Histoire ou théorie du roman?", pp. 11-15. L'œuvre de Mikhaïl Bakhtine a joué un rôle déterminant sur la théorie du roman: Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris: Gallimard, 1978.

¹² Cf. à ce sujet: Pageaux, "Le roman grec. Naissance du roman ou naissance du romanesque?", *Naissances du roman*, pp. 29-32.

¹³ Bakhtine, pour lequel le roman est un genre vaste et polymorphe, situe son origine davantage dans la comédie antique et dans tous les genres qui constituaient ce que les Anciens appelaient "σπουδογελοίον" [serio-comical, mêlant la farce et le drame], que dans le roman grec; Mikhaïl Bakhtin, "Epic and Novel", *The Dialogic Imagination: Four Essays*, éd. Michael Holquist, trad. Caryl Emerson et Michael Holquist, Austin: University of Texas Press, 1981, pp. 3-40.

¹⁴ Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, p. 258.

¹⁵ C'est exactement ce raisonnement qui sous-tend l'ouvrage collectif *The Greek Novel, AD 1-1985*, éd. Roderick Beaton, Londres, New York et Sydney: Croom Helm, 1988. Roderick Beaton, éditeur de l'ouvrage, note dans son introduction: "The continuous existence of prose fiction in Greek does not add up to a tradition whose development can be studied as a linear progression. Greek cultural history, alongside a tenacious obsession with the past, is marked by a series of radical discontinuities, to the extent that the ancient, medieval and modern novels really have to be regarded as distinct traditions which are none the less linked by a common language and evolving culture.", p. VII.

macro-histoire, continue cependant à préoccuper certains chercheurs et, par conséquent, la littérature hellénique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours est vue comme un ensemble. Dans ce cas, le roman, tant au niveau de sa création que sur celui de ses perceptions successives à chaque époque, est abordé de façon univoque et linéaire, en tant que genre en évolution (depuis l'antiquité) dans le cadre de la littérature nationale.¹⁶ Il est donc évident que dans la présente étude, ce qui va retenir notre attention, c'est l'historiographie concernant le roman, telle qu'elle s'est constituée au cours du XIXe siècle et au début du XXe, et non l'histoire elle-même du genre.

II. Coray et le roman

On sait que Adamantios Coray a rédigé sa lettre à Alexandros Vassiliou en se fondant sur l'œuvre de l'évêque d'Avranches, Pierre-Daniel Huet, *Traité de l'origine des romans* (1670).¹⁷ Il s'agit du texte également connu de Huet sur l'origine du roman, sur lequel effectivement s'appuya Coray, particulièrement en ce qui concerne la définition du genre. Néanmoins, la dette de Coray à Huet se limite à quelques éléments soigneusement choisis. Coray appelle Grecs les auteurs de romans de l'antiquité tardive qui écrivirent en langue grecque, déterminant ainsi la lignée des *Graeci* par le biais d'une continuité linguistique. Mais Coray, même s'il s'appuie sur Huet pour formuler la définition descriptive du genre et pour proposer par la suite le terme grec

¹⁶ “Les lectures des œuvres du passé, arbitraires ou plus légitimes, se succèdent à travers le temps et constituent, avec les œuvres originales qui leur ressemblent, une littérature nationale en constante évolution. C'est cet ensemble inextricable et changeant de passé déformé par le présent que nous voudrions explorer à propos du genre romanesque en langue grecque.”; Henri Tonnet, *Histoire du roman grec des origines à 1960*, Paris: L'Harmattan, 1996, p. 9.

¹⁷ Le traité de Huet (1630-1721) a été publié pour la première fois sous le titre “Lettre de Monsieur Huet à Monsieur Segrais de l'origine des romans”, en 1670, en guise d'introduction au roman *Zayde* de Madame [Marie-Madeleine Pioche de la Vergne] de Lafayette (1634-1693). Il est à noter que la première édition du roman a eu lieu sous le nom de l'écrivain Jean Regnault de Segrais (1624-1701), auquel s'adresse la lettre-traité de Huet, et non de Madame de Lafayette. Depuis, la lettre de Huet a été rééditée à part de nombreuses fois et traduite en plusieurs langues. Nous utilisons ici la huitième édition augmentée du texte original: *Traité de l'origine des romans par M. Huet. Huitième édition revue et augmentée d'une lettre touchant Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée*, Paris 1711. Cette édition est considérée comme la plus fiable et elle est la dernière révisée par Huet lui-même. Cf. la note de Vincenzo Rotolo, “Ο Κοραής και το αρχαίο μνηστόρημα” [Coray et le roman antique], *Actes du colloque “Coray et Chio”* (Chio, 11-15 mai 1983), Athènes: Centre culturel Homère, 1984, p. 56, note 8.

“mythistoria”, évite cependant de commenter l’opinion de Huet selon laquelle le roman est un genre d’origine orientale. Pour Huet, l’imagination et l’inventivité, la curiosité et le désir de communication, qualités considérées comme indispensables à un auteur de roman, caractérisent particulièrement les peuples de l’Orient: les Égyptiens, les Arabes, les Perses, les Indiens et les Syriens. Ces peuples se distinguent par un esprit poétique enclin à l’invention et l’imagination, et leur discours est allégorique et symbolique. Leur théologie, leur philosophie, leur politique et leur morale se sont toutes développées à travers mythes et paraboles. Même l’écriture hiéroglyphique des Égyptiens manifeste, selon Huet, à quel point ce peuple est imprégné de mystère, tandis que leur habitude de s’exprimer à l’aide d’images s’est élevée au rang d’art témoignant que dans leur monde tout est travestissement et symbole. La plupart des auteurs de romans de l’antiquité, écrit Huet, proviennent précisément de ces peuples: Cléarque est originaire de Cilicie, Jamblisque de Syrie (puis a passé sa jeunesse à Babylone), Héliodore de Phénicie, Lucien de Syrie, Achille Tatius d’Alexandrie.¹⁸

Il est évident que Coray écarte la problématique de Huet et se concentre d’une part sur la question de l’adaptation de la définition du roman et sur l’histoire du genre, d’autre part sur le texte d’Héliodore et la question de la langue.¹⁹ Pour Coray, la continuité de la langue est en elle-même une preuve de l’origine antique du néohellénisme, et s’avère un pilier central de l’identité néohellénique assimilant langue et ethnie.

Il serait néanmoins utile de souligner ici la stratégie de Coray face au genre romanesque, ancien et moderne. Il s’agit d’une stratégie qui, grâce à l’adresse verbale, maintient l’équilibre entre le roman européen moderne et son homologue antique, effectuant de vastes enjambées dans le temps pour y puiser identifications et différentiations qui vérifient et soutiennent le développement de son argumentation. Par l’édition des *Éthiopiques* d’Héliodore, il semble que Coray ait eu l’intention d’attirer le public grec vers la lecture d’une œuvre provenant directement de l’antiquité grecque (ne serait-ce que tardive), mais tout aussi attrayante que les romans européens à succès ou, toutes proportions gardées, les “romans à l’eau de rose” qui circulaient largement dans les cercles phanariotes à la fin du XVIII^e siècle.²⁰ De surcroît,

¹⁸ *Traité de l’origine des romans*, pp. 12-16.

¹⁹ Sur l’analyse exhaustive de la lettre de Coray adressée à Alexandros Vassiliou, voir Rotolo, “Ο Κοραής και το αρχαίο μυθιστόρημα”, pp. 55-65.

²⁰ Sur le roman et les habitudes de lecture à la fin du XVIII^e siècle, voir Alexis Politis, “Το παραμύθι των αστών. Σκέψεις για τις απαρχές του νεοελληνικού μυθιστορήματος” [La fable des bourgeois. Réflexions sur les prémisses du roman néohellénique], p. 97 sqq.

le texte d'Héliodore pose indirectement de multiples questions d'identité, et son contenu est un clair exposé de la supériorité de la civilisation grecque. Il est caractéristique que la notion de l’“Autre” (du Barbare) est signifiée dans le texte par l'ignorance de la langue grecque,²¹ fait qui s'accordait parfaitement avec les objectifs idéologiques de Coray.

D'ailleurs, les *Éthiopiques* étaient un texte très connu du monde lettré européen, et il avait déjà été l'objet, depuis le XVI^e siècle, de constantes rééditions et traductions. Parmi ces éditions, certaines pourraient être considérées comme classiques et d'autres comme populaires,²² ce qui démontre l'ampleur de l'impact de l'œuvre. Yiorgis Yiatromanakis a d'ailleurs souligné que, à compter de la fin du XVI^e siècle, “le roman grec devient une lecture populaire, et très souvent les textes présentés comme traductions ne sont que de simples condensés vulgarisés”. Avec l'édition illustrée des *Éthiopiques* par Pierre Valet, en 1613, le “roman d'Héliodore devient une lecture populaire, du genre des ‘classiques illustrés’ actuels ou

Cf. aussi du même auteur, “Αρχαιόθεμα μυθιστορήματα, 1790-1900. Και πάλι το βάρος της αρχαίας κληρονομίας;” [Romans aux sujets empruntés à l'antiquité, 1790-1900. Encore le poids de l'héritage des anciens?], *H πρόσληψη της αρχαιότητας στο βυζαντινό και νεοελληνικό μυθιστόρημα* [La perception de l'antiquité dans le roman byzantin et néohellénique], éd. Stéphanos Kaklamanis et Mihalis Pashalis, Athènes 2005, pp. 144-145. Politis note que la conscience de Coray ne reconnaît pas complètement le roman antique et que ses jugements “oscillent entre le refus absolu et l'acceptation condescendante”. [Toutes les citations en grec sont traduites en français par la traductrice.] Pour Apostolos Sahinis, l'attitude de Coray est résolument négative, sauf à l'égard des *Éthiopiques* d'Héliodore (*Θεωρία και άγνωστη ιστορία των μυθιστορήματος στην Ελλάδα, 1760-1870*, Théorie et histoire inconnue du roman en Grèce, 1760-1870], Athènes: Kardamitsas, 1992, p. 21).

²¹ Judith Perkins, “An Ancient ‘Passing’ Novel: Heliodorus’ *Aithiopika*”, *Arethusa* 32 (1999), pp. 197-214.

²² La première édition imprimée des *Éthiopiques* circula à Vassiléia en 1534 et en 1552 eut lieu la première traduction en latin. La traduction française la plus connue fut celle de Jacques Amyot en 1547. Cette traduction a beaucoup contribué à la large diffusion de l'œuvre en France, en Espagne et en Italie, du moins au XVII^e siècle. Une traduction d'envergure comparable, mais de qualité moindre, fut effectuée en anglais par Thomas Underdowne en 1569. Sur une étude approfondie de la répercussion du roman antique sur les temps modernes en Europe, voir Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, pp. 235-258 (chapitre VIII: “Η αναγέννηση του ελληνικού μυθιστορήματος” [La renaissance du roman grec]). Plus particulièrement, sur les traductions des *Éthiopiques*, voir pp. 235-239, ainsi que Yiorgis Yiatromanakis, “Εισαγωγή” [Introduction], dans Héliodore, *Αιθιοπικά ή Τα περί Θεαγένην και Χαρίκλειαν* [Éthiopiques ou Théagène et Chariclée], trad. Aloï Sidéri, Athènes: Agra, 1997, pp. 76-83.

des bandes dessinées”.²³ Coray lui-même fait allusion à la large diffusion des *Éthiopiques*: “[...] il n'y a à l'heure actuelle presque aucun peuple bien gouverné d'Europe qui n'ait une, et souvent deux ou trois traductions d'Héliodore; certains, ne se contentant pas de la traduction en prose, l'ont transposée en vers.”²⁴

Parallèlement, la morale chrétienne du roman grec antique mais aussi la qualité, bien que contestée, d'Héliodore lui-même, dont on croyait qu'il avait exercé les fonctions d'évêque, ouvraient la voie au christianisme hellénique afin qu'il accueille plus favorablement son passé antique. Dans ce cadre, entre héritage antique, identité nationale et “roman à l'eau de rose” largement diffusé, force est pour Coray de justifier son choix, principalement à travers l'argument de la morale et de l'utilité,²⁵ ainsi que la cohérence de sa position théorique quant à la vaste capacité du terme “mythistoria”.

Contrairement à la définition bien connue de Huet qui suit le modèle de l'utile et de l'agréable,²⁶ pour Coray le terme générique “mythistoria”, ainsi que toute définition de genre, ne doit pas exprimer un jugement de valeur, mais doit comprendre aussi bien les “bons” que les “mauvais” échantillons du genre, “dont la lecture ne peut provoquer qu'une perte, et non un gain”. Le terme étranger correspondant, “roman”, concerne d'ailleurs “ces écrits barbares [...] sentimentaux, dramatiques et fabuleux” créés au cours du Moyen Âge mais qui simultanément, par la grâce d'une enjambée dans le temps, caractérise aussi la production romanesque européenne contemporaine de contenu analogue, légère et très souvent peu édifiante. Par conséquent, dans la description du genre selon Coray, nous sommes contraints d'inclure “ces écrits sans valeur, nous contentant d'écartier les jeunes gens de ces lectures, tout comme nous les prévenons de ne pas approcher les déments”. Coray souligne l'origine grecque du roman européen, à la culture duquel la Grèce renaissante va s'adonner de manière imminente, prévoit-il, tout en

²³ Yiatromanolakis, “Εισαγωγή”, pp. 76-77.

²⁴ “Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου”, p. 31.

²⁵ Yiatromanolakis note à ce sujet: “[...] le roman grec antique (et toute histoire de ce genre) pourchasse le bien absolu et l'utopie. C'est du moins dans cet esprit que semble être perçue l'histoire d'amour entre Théagène et Chariclée au cours des siècles –en tant que triomphe de la vertu et du bon sens et en tant que juste récompense de l'amour patient et fidèle”, “Εισαγωγή”, pp. 69-70.

²⁶ “Ce que l'on appelle proprement Romans, sont des histoires feintes d'aventures amoureuses écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs”; Huet, *Traité de l'origine des romans*, p. 3.

n'exprimant qu'une seule réserve: que ces écrits “ne soient pas rédigés par des déments”.

L'adaptation de la définition de Huet par Coray s'effectue cependant dans la mesure exclusive du roman antique, et non du roman européen moderne.²⁷ Il appelle “mythistoria” le genre ancien, non sa version moderne. Mais simultanément, et conformément à sa tactique détournée habituelle, par le biais d'un contexte soigneusement formulé, il déduit que la création fictionnelle antique est l'ancêtre du roman européen moderne ou que, à la limite, les Européens cultivèrent le genre à la suite des Grecs,²⁸ tout en manifestant implicitement son opposition au contenu (éventuellement) non édifiant du genre contemporain. Finalement, c'est la dénomination qui se révèle être la passerelle entre les civilisations ancienne et moderne d'une part, entre la création fictionnelle de l'antiquité et le roman du XVIII^e et du XIX^e siècle d'autre part, grâce à un processus d'identification qui néglige sciemment les particularités intrinsèques (de forme et de contenu) du roman antique et son importante différentiation de ses versions nouvelles (utiles ou non). L'utilisation idéologique par Coray de cette corrélation est évidente, mais c'est elle qui a tracé la voie à toutes les approches ultérieures du sujet adoptant des positions idéologiques hellénocentriques.

L'effort de Coray pourtant, s'il a trouvé des continuateurs sur le plan de l'approche théorique du roman antique en relation avec son descendant contemporain, n'a guère contribué à l'utilisation de la thématique antique dans la création en prose du XIX^e siècle elle-même. On a bien sûr soutenu que la position théorique de Coray a été l'étincelle qui a produit quelques romans au contenu édifiant, reflétant les romans antiques et dans le cadre du romantisme, au cours des premières années de la Révolution grecque.²⁹ Il est cependant

²⁷ “Je juge plus approprié, laissant de côté la théorie générale de tels écrits (puisque en effet j'ai l'intention de parler uniquement de ceux qui ont été rédigés en langue grecque) de définir l'objet particulièrement selon la notion qu'en avaient les écrivains grecs...”, “Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου”, p. 3.

²⁸ “[...] il n'est pas juste non plus d'attribuer le nom barbare de Roman à ce genre d'écrit, que les Européens ont reçu des Grecs ou ont connu grâce à eux”, *ibid.*, p. 5.

²⁹ Voir à ce sujet Henri Tonnet, “Roman grec ancien, roman grec moderne. Le cas de *L'Orpheline de Chio* [Η ορφανή της Χίου] de Jacques Pitsipios (1839)”, *Revue des Études néo-helléniques* III/1 (1994), pp. 23-39. Réédition dans: Henri Tonnet, *Études sur la nouvelle et le roman grecs modernes*, Paris et Athènes: Daedalus, 2002, pp. 29-45. Sur la relation entre “mythistoria” et “mythistorima” [mytho-histoire et roman] au long du XIX^e siècle grec, voir Dimitris Tziovas, “Από τη μυθιστορία στο μυθιστόρημα. Για μια θεωρία της ελληνικής αφήγησης” [De la “mythistoria” au “mythistorima”. Pour une théorie de la narration grecque], *Από τον Λέανδρο στον Λουκή Λάρα*. *Μελέτες για την πεζογραφία της*

notable que, généralement, la prose du XIXe siècle romantique en Grèce n'a pas privilégié la thématique fournie par l'antiquité, contrairement à ce qui se passait en poésie ou dans d'autres manifestations de la vie quotidienne.³⁰ Une interprétation pourrait être la distance finalement infranchissable séparant la banale thématique sentimentale et amoureuse de la prose de l'antiquité tardive et les grands récits héroïco-épiques ou la thématique mythologique du drame ancien. C'est un fait que l'antiquité a survécu dans les débuts du classicisme, lesquels auraient difficilement trouvé place dans la prose romantique et réaliste du XIXe siècle, tant en Grèce que dans l'espace européen. L'antiquité a fonctionné dans les consciences de façon essentiellement symbolique et idéaliste, et n'aurait donc pas pu s'accorder aux tendances de la prose qui concernaient principalement la représentation de la réalité, la vie quotidienne et la société de l'époque.

III. Roman. Écrire l'histoire des mœurs

Au XIXe siècle, érudits et chercheurs se reportèrent eux aussi au roman antique suivant l'exemple de Coray, en des temps où le roman européen et son succès éditorial en Grèce provoquait des querelles littéraires enflammées, et où la discussion autour de l'utilité contestée du genre exigeait le traitement de l'archétype grec antique en termes nationaux. Cette orientation nationale était manifeste aussi bien chez Kourtidis que chez ses prédecesseurs qui, peu avant lui, avaient étudié le roman grec antique, à savoir Dragoumis et Évangelidis. L'argumentation de ces trois textes diffère en raison de la période au cours de laquelle ils ont été rédigés, du degré d'évolution du roman européen à leur époque respective ainsi que de sa réception, mais aussi du degré de développement de la prose narrative ou romanesque en Grèce.

À l'époque de Dragoumis et d'Évangelidis, le roman, en dépit de son foudroyant développement dans l'espace européen, n'était pas encore totalement consacré en Grèce en tant que genre littéraire reconnu. Par

περιόδου 1830-1880 [De Léandre à Loukis Laras. Études sur la prose de la période 1830-1880], éd. Nasos Vayénas, Hérakleion: Éditions Universitaires de Crète, 1997, pp. 9-30.

³⁰ Sur la présence de la thématique antique dans la prose au cours du XIXe siècle mais aussi l'approche théorique du roman antique, voir Politis, "Αρχαιόθεμα μυθιστορήματα, 1790-1900", pp. 125-167. Les limites temporelles de cette étude n'englobent malheureusement pas l'étude de Kourtidis, mais offrent un matériau précieux pour l'étude de la perception et de la réception de l'antiquité. Voir aussi Alexis Politis, *Ρομαντικά χρόνια. Ιδεολογίες και νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880* [Temps romantiques. Idéologies et mentalités dans la Grèce de 1830-1880], Athènes: EMNE-Mnimon, 1993, pp. 74-89, 107-111.

conséquent, la constatation de son origine hellénique ne s'effectuait pas encore en termes de revendication nationale, mais elle apparaissait comme un produit de la recherche historique et littéraire. À l'inverse peut-être même, la constatation de l'origine hellénique d'un genre décrié de l'aveu général posait la question de la défense de son ancêtre antique, dans un effort de mettre en valeur sa supériorité face à ses versions modernes. Mais cet effort, dans la pratique (et étant données les particularités de forme et de contenu du roman antique), s'avéra souvent soit sans effet, soit incohérent.

Le filtre interprétatif utilisé dans l'approche du roman aussi bien antique que moderne est constitué de la conception de l'époque de la liaison étroite du discours de la prose avec la restitution du réel, et de l'écriture romanesque avec l'écriture de l'histoire de la société et des mœurs; une conception qui avait été théorisée en Europe dans diverses études littéraires et qui avait déjà été appliquée dans les grandes compositions romanesques. Le discours en prose de la fiction avait d'ailleurs trouvé sa consécration par le biais de sa liaison avec le discours de l'Histoire et la représentation du réel. C'est ce qui s'était passé en Europe depuis le milieu du XVIII^e siècle quand l'invraisemblable roman baroque, déconsidéré, commença à être délaissé, et que se développa un roman de type réaliste et social. L'énonciation épistolaire de ces romans, tout comme leur caractère pseudo-biographique ou autobiographique (pseudo-mémoires) procuraient à la fiction la force d'un document authentique et contribuèrent à la consécration du genre.³¹ Au début du XIX^e siècle, l'objectif avoué de Balzac était l'histoire sociale et l'étude des mœurs. Dans l'introduction à *Illusions perdues* (1837), il écrivait: "Les écrivains n'inventent jamais rien [...] Chaque roman n'est qu'un chapitre du grand roman de la Société."³²

Parallèlement, à la même époque, l'érudition européenne manifestait de l'intérêt pour l'étude de la création fictionnelle dans l'antiquité, suggérant ainsi un cadre historique mais également théorique à la formation d'une argumentation autour du roman moderne en constant développement.³³

³¹ Voir à ce sujet Françoise Barguillet, *Le roman au XVIII^e siècle*, Paris: PUF, 1981, pp. 131-143.

³² Citation dans Pageaux, *Naissances du roman*, p. 94.

³³ Sur une revue synoptique des études autour du roman grec antique et de ses éditions, de même que les rééditions et les traductions depuis le début du XIX^e siècle en France et en Allemagne, voir Émile Egger, "De quelques travaux récents sur les romans grecs", *Journal des Savants* (1879), pp. 41-52. Egger souligne que l'intérêt pour le roman grec antique observé dès le début du XIX^e siècle est à mettre en relation avec l'important développement du genre à cette époque.

Dragoumis cite l'helléniste lexicographe Alexis Chassang (1827-1888) dont l'étude *Histoire du roman* (1862)³⁴ avait obtenu le prix du concours organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1857, et avait peut-être aussi constitué le stimulus de Dragoumis pour la rédaction de sa propre étude. Des années plus tard, Évangélidis, exhaustivement documenté, rapporte dans son texte une longue liste de savants français, italiens, anglais et allemands.³⁵

L'étude de Chassang sur l'histoire du roman antique indique tout d'abord l'intérêt des études littéraires européennes du XIXe siècle pour ce genre. Il révèle aussi que le critère central d'approche du roman (ancien et moderne) est le degré d'authenticité et de vérité du contenu, c'est-à-dire le degré de fidélité à la réalité extérieure qu'il rapporte. Si l'on suit ce raisonnement, situer l'origine généalogique du roman réaliste et social du XIXe siècle dans le roman antique caractérisé par une imagination profuse se révèle une idée hautement problématique qui rend difficile le traitement théorique de la relation entre roman ancien et moderne. À cela s'ajoute un flou dans la délimitation du genre (ancien et moderne) et les caractéristiques qui le composent, qui souvent se révèlent fluides et parfois aussi incohérentes.

Dès le premier abord, Chassang déclare que le terme "roman" est moderne et s'utilise de façon abusive et anachronique au sujet des œuvres en prose de l'antiquité. Pourtant, au cours de son étude, il assimile le roman en tant que genre à la notion plus générale de fiction, utilisant pour les deux le même terme de "roman". Cette ambiguïté au niveau terminologique est probablement dûe au fait que le terme "roman" porte encore fortement la charge sémantique de l'imagination extravagante.³⁶ Dans ce cadre, Chassang,

³⁴ *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, par A. Chassang, maître de conférences à l'École Normale Supérieure. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris: Didier, ²1862. La première édition avait également eu lieu en 1862. La cérémonie de remise des prix se déroula le 2 décembre 1859.

³⁵ Tryphon Évangélidis, *H μνθιστοριογραφία* [La création romanesque], pp. 21-22.

³⁶ Peu avant le milieu du XVIIe siècle, avec la traduction en français par l'Abbé Prévost des romans épistolaires réalisistes de l'auteur anglais Samuel Richardson (1689-1761), *Pamela* (1740, trad. 1742) et *Clarisse Harlowe* (1747-1748, trad. 1751-1752), a commencé à se développer en France un roman réaliste et social précoce qui provoquait l'embarras des philosophes des Lumières face au genre romanesque en général. La réaction de Denis Diderot (1713-1784) est caractéristique: en 1762, il ajoute une introduction à la nouvelle traduction de *Clarisse Harlowe* par Jean-Baptiste Suard intitulée: "Éloge de Richardson". Là, Diderot rapporte que le terme "roman" ne convient pas à l'œuvre de Richardson: "Par un Roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles dont la lecture était dangereuse pour l'esprit et les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme,

en usant de ce terme de “roman”, se réfère par conséquent aux fictions cachées derrière les narrations vraisemblables de la littérature grecque ancienne en prose (histoire, géographie, philosophie, récits d'événements fictifs).

L'objet de son étude, que lui-même situe dans le domaine de la critique historique et non de l'histoire littéraire,³⁷ constitue une recherche de la vérité historique qui existe au sein des récits d'imagination de l'antiquité, et du mode selon lequel toutes sortes de mythes et légendes ont été ainsi perçus comme histoire. Il s'agit pour ainsi dire d'un éclaircissement des sources fondé sur le critère de la vérité et du mensonge, de la réalité et de l'imagination. C'était d'ailleurs le sujet mis au concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1857, lorsqu'on demandait d'étudier quels étaient au cours de l'antiquité grecque et latine jusqu'au Ve siècle, “les divers genres de narrations fabuleuses qu'on appelle aujourd'hui romans, et si de tels récits n'ont pas été quelquefois, chez les anciens, confondus avec l'histoire”.³⁸

L'argument central de Chassang est que l'historiographie et la philosophie ont toujours présenté des liens de parenté avec l'imagination fictionnelle. Le discours en prose, qui est le discours de la science et de la vérité, a souvent, et très tôt selon Chassang, été également le discours de la création fictionnelle et celui du mensonge, discours néanmoins proposé sous les apparences de la vraisemblance afin de convaincre par son caractère d'authenticité. Il souligne pourtant que le roman a ses racines dans la poésie épique. L'imagination fictionnelle de la poésie diffère cependant de celle du roman; le poète en effet travaille la forme et transmet les anciens mythes et les traditions orales, tandis que le romancier, moins sincère, transmet comme véritables les créations de sa propre imagination et, pour cette raison, attache un soin particulier à l'énonciation vraisemblable du discours narratif dans le but de persuader de l'authenticité d'un contenu imaginaire. C'est ainsi que Chassang considère aisément que l'antiquité ne nous a pas légué d'œuvre qui pourrait être considérée comme un ancêtre même lointain des ouvrages de Walter Scott et

qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.” Diderot, “Éloge de Richardson”, dans *Clarisse Harlove [sic], par Richardson, traduit sur l'édition originale par l'Abbé Prévost. Précedé de l'Éloge de Richardson, par Diderot*, Paris 1846, t. 1, p. 5.

³⁷ Chassang, *Histoire du roman*, p. 12.

³⁸ “Rechercher quels ont pu être, dans l'antiquité grecque et latine, jusqu'au cinquième siècle de notre ère, les divers genres de narrations fabuleuses qu'on appelle aujourd'hui romans, et si de tels récits n'ont pas été quelquefois, chez les anciens, confondus avec l'histoire.”; Chassang, *Histoire du roman*, p. i, et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes-rendus des séances de l'année 1859*, troisième année, tome III, Paris 1862, p. XV.

Samuel Richardson, en dépit du fait que parmi les formes variées du roman moderne rares sont celles qui n'ont leur origine dans la littérature antique.

L'académicien Alexandre Henri Wallon, dans son discours prononcé lors de la cérémonie de remise du prix, rapporte que Chassang a réussi à mettre en valeur “les mille façons dont l'antiquité a su pratiquer l'art de feindre”. Assimilant lui aussi, du moins sur le plan de la terminologie, le roman et la fiction sous le même terme de “roman”, il souligne que le roman a été fort peu cultivé chez les Grecs sous la forme du genre qui “a pris un si prodigieux développement de nos jours”, mais que sur le lieu de sa naissance il s'épanouissait dans tous les genres littéraires:

Le roman, qui a paru si tard et a produit si peu chez les Grecs dans le genre où il a pris un si prodigieux développement de nos jours, le roman florissait alors, comme en terre natale, dans toutes les parties du champ de la littérature: roman chez les poètes, roman chez les philosophes, roman dans la géographie, dans l'histoire; et pour le roman rien n'est sacré.³⁹

Le caractère précoce de la définition théorique du genre devient ici évidente: nous comprenons en effet que le roman (ancien et moderne) n'acquiert aucune autonomie reconnue en tant que genre ou en tant que forme précise mais est déterminé de façon plutôt stylistique, comme une simulation savamment élaborée, comme un artifice vraisemblable qui peut ainsi fonctionner dans différents genres littéraires. C'est le même raisonnement que nous rencontrons dans le lemme “Roman” du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse. Il y est précisé que le roman est un genre entièrement moderne, dans le sens où il n'a pas de modèles directs dans l'antiquité. En effet, constituant un moyen de fuir la réalité et répondant à une nécessité de la nature humaine de se réfugier dans l'idéal, le roman (entendu à présent comme narration fictionnelle et non comme genre) a toujours existé, depuis que la littérature est née. Il devient ainsi évident que le flou terminologique entre roman et fiction reflète une conception académique concernant un genre qui n'a pas encore été complètement institutionnalisé par le canon littéraire mais qui, toujours selon le dictionnaire, est “vaste comme l'imagination, changeant comme la société; le roman échappe à toute définition comme à toute entrave; [...] ses limites ne sont autres que celles du sentiment et de la pensée; son domaine est l'univers.”⁴⁰

³⁹ Extrait du discours prononcé le 2 décembre 1859 lors de la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Wallon, président, dans Chassang, *Histoire du roman*, p. i.

⁴⁰ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1866-1877, t. 13, pp. 1324-1325.

Dragoumis, tout en connaissant l'œuvre de Chassang, suit son propre raisonnement selon lequel l'enjeu central du roman est sa relation avec la réalité et la vérité; une relation cependant totalement hasardeuse pour Chassang, mais utile selon Dragoumis. C'est ainsi que ce dernier réfute les assertions du premier dans le but de défendre l'héritage antique, sans que cela signifie pour autant que l'attitude de Dragoumis lui-même soit absolument favorable ou même cohérente.⁴¹

Son argumentation, du moins sur le plan théorique, se concentre exactement sur l'utilité de la lecture des romans antiques pour la connaissance de l'histoire (la connaissance des mœurs et de la vie quotidienne) par la lecture des romans antiques, plus qu'elle ne s'attache à montrer leur valeur littéraire. Pour cette raison, contredisant Chassang, il tente une délimitation du genre principalement fondée sur le contenu des romans antiques; il exclut du genre tous les textes fondés sur des mythes, des allégories ou des fables. Il borne par conséquent la composition romanesque à un petit nombre de textes qui ne contiennent pas forcément du sentiment ou de l'amour, mais qui sont capables de faire naître chez le lecteur "la compassion, la pitié, la colère".⁴² La mise en rapport indirecte avec les principes de la tragédie classique est ici évidente et, par conséquent, se révèle un effort de consacrer le roman de l'antiquité tardive par le biais du classicisme.

L'argument central de Dragoumis est que le roman constitue également une source importante de connaissance historique, entendant par "histoire" non seulement l'histoire collective des nations mais aussi l'histoire individuelle, celle de leur vie privée, qui constitue la thématique centrale du roman (ancien et moderne): "Comment pouvons-nous apprendre la vie privée des nations? Particulièrement par leur poésie et leurs romans," note Dragoumis. Pourtant la poésie, par sa beauté idéale et la puissance de l'imagination, est didactique, mais elle "ne déploie pas toute la scène de la vie privée". Au contraire le roman, davantage concentré sur la réalité et "examinant d'un point de vue humain les choses nous enseigne plus parfaitement le mode de vie, les idées, les principes et le caractère des peuples". Ainsi, "si donc l'histoire nous enseigne la vie des nations, le roman nous enseigne l'histoire de l'individu: privés de cette connaissance, notre étude est imparfaite".⁴³ Les auteurs de romans de l'antiquité, bien que leur création se fût effectuée au déclin de la civilisation classique, empreignent dans leur œuvre, selon Dragoumis, l'esprit

⁴¹ Politis a souligné l'embarras et les hésitations de Dragoumis, "Αρχαιόθεμα μυθιστορήματα, 1790-1900", pp. 146-148.

⁴² Dragoumis, *Ιστορία τῆς μυθιστοριογραφίας*, p. 3.

⁴³ *Ibid.*, pp. 3, 4.

de leur temps. La lecture des romans antiques qu'il entreprend n'est encore pas bien sûr centrée sur la description des mœurs, mais elle vise à mettre en valeur les conceptions des anciens "concernant certains sentiments délicats de l'être humain". Mais dans la pratique, son approche se concentre davantage sur les procédés de restitution des sentiments et de l'intrigue que sur l'examen critique de leur authenticité: ses critères d'évaluation sont la vraisemblance et la représentation vivante, "naturelle", des situations et événements même les plus incroyables, qui prospèrent particulièrement dans le roman grec antique.

N'oublions pas que nous sommes en 1865, en Grèce, en pleine période romantique et à l'apogée du roman historique. Il est d'ailleurs bien connu que la distance qui sépare le roman historique de la fiction antique, pleine de sentiments, d'amours et d'aventures, est immense, tant sur le plan de la thématique que sur celui de la conception de l'entreprise romanesque. Néanmoins, le penchant pour la connaissance historique et l'approbation de la subjectivité qui caractérise l'époque du romantisme offrent un point d'appui suffisant aux savants grecs pour que le roman antique trouve leur agrément, même en usant du prétexte fragile qu'est la source de renseignements sur la vie privée. Mentionnons également le développement parallèle en France de l'intérêt historique pour la vie quotidienne dans l'antiquité que manifestent des études sur le sujet,⁴⁴ mais aussi la conception de plus en plus répandue du lien existant entre le roman moderne et la représentation de la vie quotidienne. Dans le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Larousse, le roman moderne est défini comme "étude des mœurs ou fiction appliquée à l'histoire".⁴⁵ La relation de la création romanesque et de l'historiographie des mœurs et des sociétés avait d'ailleurs déjà été appliquée par Honoré de Balzac dans son œuvre monumentale *La Comédie humaine*. Balzac notait ainsi dans l'avant-propos (1842) de *La Comédie humaine* désormais achevée:

En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires*, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Égypte, en Perse, en Grèce, à Rome de nous donner l'histoire des mœurs? [...] Après avoir remarqué cette immense lacune dans le champ de l'histoire, l'abbé Barthélémy consacra sa vie à refaire les moeurs grecques dans *Anacharsis*.⁴⁶

⁴⁴ À titre indicatif, les études de Émile Egger, *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, Paris 1863, p. 144, et Gaston Maspéro, *Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris 1873, se concentrent sur les informations concernant la vie privée quotidienne dans l'antiquité et se réfèrent fréquemment au philosophe français Pierre Charron et à l'importance qu'il accordait au quotidien ("le tous les jours").

⁴⁵ Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. 13, p. 1324.

⁴⁶ Honoré de Balzac, *Écrits sur le roman. Anthologie*, textes choisis, présentés et annotés

C'est précisément sous ce prisme, lequel constituait l'horizon d'attente des lecteurs de l'époque, que l'académicien Abel-François Villemain expliquait que, si la société grecque antique de l'époque classique “fournissait peu à l'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque”, c'était exactement parce qu'elle était orientée vers l'espace public et non privé. La vie des citoyens se déroulait dans l'espace public et par conséquent,

[...] était trop ouvert[e] à tous les yeux, pour que l'on y pût supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affaiblissaient la puissance de cette passion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes.⁴⁷

Mais ce vide ne fut pas même comblé dans les romans de l'antiquité tardive, qui fut une période de déclin: la passion vraie, la représentation des mœurs, l'imitation de la nature, la dynamique de l'imagination constituent pour Villemain des critères d'approche qui ravalent le roman grec antique à un rang inférieur en comparaison avec tout ce que le genre a su présenter à l'époque moderne.⁴⁸ Il considère que ces romans ne répondent pas à la réalité ni même ne décrivent leur époque: “De quel prix seraient des ouvrages antiques où les aventures fictives s'uniraient à la peinture vraie des mœurs et de l'état social! Mais la littérature sophistique du Bas-Empire ne s'est point élevée si haut. Héliodore n'est point un Walter Scott.”⁴⁹

En dépit de telles remarques communes, Dragoumis et ses successeurs considèrent que la concentration du roman antique sur la vie privée fait de celui-ci une source historique essentielle qui enrichit nos connaissances sur le monde antique, et qu'elle constitue finalement l'argument central de son évaluation positive. En effet, selon Dragoumis, l'étude des textes de fiction antiques est, outre une nécessité historique, une nécessité des études littéraires

par Stéphane Vachon, Paris: Le Livre de Poche, 2000, pp. 283-284. Le responsable de l'édition Stéphane Vachon note à ce sujet (p. 283, note 2) que “ce refus de l'histoire traditionnelle recouvre une opposition profonde entre ‘l'historien des faits’ et ‘l'historien des mœurs’”. Balzac avait constamment exprimé sa désapprobation de l'histoire traditionnelle qu'il appelait “squelette chronologique” ou “squelette dont les os sont soigneusement numérotés”. Aux antipodes se trouvait la nécessité d'une histoire des mœurs.

⁴⁷ Abel-François Villemain, “Essai sur les romans grecs”, *Études de littérature ancienne et étrangère*, nouvelle édition corrigée et augmentée, Paris: Didier, 1846, p. 167; première édition du texte en 1821 (cf. référence p. 191).

⁴⁸ *Ibid.*, p. 172.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 177.

puisque le roman antique constitue le fondement du roman moderne, lequel doit être examiné plus avant.⁵⁰

Évangélidis, trente et quelque années après Dragoumis (auquel il dédie son étude comme “à celui qui le premier a écrit l’histoire du roman grec”),⁵¹ se montre encore lui aussi circonspect face au roman moderne, en dépit du triomphe indéniable du genre en Europe entretemps. Évangélidis justifie également son intérêt pour le roman ancien et moderne en termes de nécessité historiographique, déclarant que tout comme chaque nation possède sa propre histoire, qu’elle ait ou non à montrer des réalisations importantes, ainsi chaque genre littéraire a sa propre histoire indépendamment de son influence positive ou négative qu’il a exercée sur la production littéraire des nations. Nous pourrions repérer ici l’écho de la pensée de Coray, selon lequel chaque genre littéraire comprend aussi bien les créations édifiantes que celles qui ne le sont pas. L’histoire du roman est par conséquent, pour Évangélidis, tout aussi nécessaire que celle des autres genres littéraires ou que l’histoire de l’art. De conserve avec Dragoumis, mais aussi Villemain (auquel il fait de fréquentes références), il revient à l’argument de la faculté qu’à le roman d’éclairer la vie privée des nations, leurs conceptions morales, leur progrès “dans leur *for privé*, les relations des êtres entre eux, leurs passions et leurs vertus”. Contrairement de nouveau à la poésie, le roman nous délivre des “extases imaginaires et fort souvent chimériques” et du monde de l’idéal nous transporte dans celui de la réalité quotidienne. Mais à ce point, Évangélidis poursuit plus loin le raisonnement de Dragoumis, et marchant sur les traces de Villemain, interprète la culture du roman au cours de la basse antiquité comme une conséquence de l’interruption de la vie publique à la suite de l’abolition de l’autonomie grecque. C’est pour cette raison d’ailleurs que les Grecs de l’antiquité classique, principalement soucieux de la vie publique et non de la vie privée, négligeaient délibérément le roman car il “ne s’accordait pas aux autres genres du discours écrit”.⁵² Mais la dette envers Villemain s’arrête là pour Évangélidis, puisqu’il s’abstient de tout jugement dépréciateur à l’égard des œuvres littéraires de l’antiquité tardive.

Dans une certaine mesure, ces constatations, tant celles de Dragoumis que d’Évangélidis, pourraient être considérées comme une réponse à la place inférieure qu’accordaient les érudits européens aux œuvres de la basse

⁵⁰ Dragoumis, “Ἐπίλογος” [Conclusion], *Ιστορία τῆς μυθιστοριογραφίας*, p. 91.

⁵¹ Évangélidis altère par distraction le patronyme de l’auteur et dédie son étude à la mémoire vénérée de Constantinos N. Dragoumis au lieu de Constantinos I. Dragoumis.

⁵² Évangélidis, *H μνθιστοριογραφία*, p. 6. Cf. Villemain, “Essai sur les romans grecs”, pp. 166-168.

antiquité face aux romans européens modernes du type de ceux de Walter Scott. La comparaison inévitable entre le roman ancien et moderne débouche clairement, selon Dragoumis, en faveur de l'antiquité et sur la démonstration de sa supériorité sur la base des arguments ontologiques qui renvoient à la sagesse de chaque âge de l'homme: “Le roman naissait à cette époque, mais l'antiquité produisait des hommes, alors que de nos jours ce sont des enfants qui naissent,” note Dragoumis, qui continue: “Désormais cette branche de la littérature a la délicatesse des sentiments de l'enfant, tandis que dans l'antiquité elle avait la violence des passions de l'homme.” La comparaison entre les Anciens et les Modernes prend la forme d'un affrontement qui s'achève sur l'écrasante déconsidération des œuvres modernes et, par conséquent, du genre romanesque lui-même tel qu'il est élaboré à l'époque de Dragoumis. Nous pourrions même, dans une lecture inversée, affirmer que devant l'attitude méprisante des érudits grecs de cette période face au roman moderne, il était nécessaire de sauvegarder le prestige du roman antique et de ces mêmes ancêtres qui l'avaient créé: “[...] en confrontant la composition de ces œuvres-ci et de ces œuvres-là, nous voulons prouver que ces auteurs s'opposent aux modernes, et que bien souvent leur regard acéré et hardi constraint les fins psychologues du roman moderne à baisser humblement les yeux”⁵³ Ces constatations sont cependant théoriques et préliminaires. Dans la pratique, en se livrant à l'analyse détaillée des textes, Dragoumis est souvent contraint d'admettre les invraisemblances de l'intrigue, les expressions surchargées ou bien encore de reconnaître l'impudeur de certaines moeurs et descriptions. Mais, en dépit de quelques contradictions jalonnant son argumentation, il trouve généralement le moyen de défendre l'antiquité: il souligne, par exemple, que “l'exposition de la méchanceté” enseigne davantage que “l'admiration monotone de la vertu” et que l'art du romancier “ne consiste pas en la rédaction d'un essai moral, surtout lorsqu'il s'agit de décrire des moeurs et des caractères de personnages qui n'étaient pas des saints”⁵⁴.

Évangélidis reconnaît que le roman antique a bien constitué le modèle du roman moderne européen “aux multiples facettes”, mais non pas du roman grec moderne. La production romanesque grecque des temps modernes appartient selon Évangélidis à la littérature dite “légère”, mais elle a puisé ses modèles dans le roman moderne également léger –en tant que dégénérescence de son modèle antique– et non directement dans le roman antique devenu

⁵³ Dragoumis, *Τστορία τῆς μυθιστοριογραφίας*, p. 5.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 30.

désuet: c'est-à-dire que la culture de "la littérature dite légère" n'est désormais plus "enveloppée de la tunique austère du roman grec antique, car celle-ci était déjà un *palliolum sordidum*, mais de l'habit d'arlequin de l'influence du roman européen, en dehors de quelques exceptions, malheureusement vite dénombrées". Ces rares exceptions, Évangélidis les définit en termes nationaux: il s'agit de textes purement grecs, c'est-à-dire qu'ils comprennent un sujet national et décrivent les mœurs et coutumes grecs sans les exaltations de l'imagination romantique. Ils sont "loin de toutes ces bizarries venues de l'étranger, qui satisfont d'ordinaire aux modèles du roman". La référence d'Évangélidis est de toute évidence l'œuvre de la génération de 1880 décrivant la patrie ou les coutumes locales, découlant de l'essor de l'ethnologie régionale et qui s'était principalement développée à travers les concours de récits de la revue *Eστία* depuis leur instauration en 1883. Ainsi, selon Évangélidis, les romans grecs publiés après la chute de Constantinople sont, dans leur majorité, clairement influencés par le roman européen, qui alimente désormais largement les habitudes de lecture. D'ailleurs, il a à tel point imprégné l'atmosphère ambiante que ces textes, fort heureusement selon Évangélidis, ne s'écrivent pas "en pleine conscience de leur auteur, mais en pleine inconscience".⁵⁵ La très large diffusion du roman moderne constitue désormais une donnée culturelle collective, une base commune qui agit inévitablement sur chaque tentative d'écriture en prose. Cette "attraction"⁵⁶ inconsciente ne s'effectue pas seulement dans le cas de la littérature, mais aussi dans celui de la musique. De cette façon, Évangélidis ôte à ses contemporains toute responsabilité dans la dégénérescence du roman antique et fait l'éloge de tous ceux qui ont résisté à la mode en créant des œuvres de caractère national.

En entreprenant un recensement général des écrivains et de leurs romans écrits après la chute de Constantinople,⁵⁷ Évangélidis comprend aussi les auteurs de récits de la génération de 1880, ce qui trahit une incertitude quant à la délimitation des genres, l'absence de définition claire, quant à la forme et l'esthétique tant du roman que du récit. La corrélation de la prose savante et reconnue avec la réalité constitue un critère latent certes, mais opérant. La dimension imaginaire du roman contemporain est pour Évangélidis un critère négatif qu'il n'applique cependant pas à son ancêtre antique. Par conséquent, Évangélidis en vient à la conclusion que le "vrai roman"⁵⁸ ne s'est pas encore développé en Grèce, fait qu'il évalue de manière

⁵⁵ Évangélidis, *H μνθιστοριογραφία*, p. 24.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 25

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 25-30.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 31.

particulièrement positive. En effet, selon lui, la culture du roman ne constitue pas un indice d'élévation spirituelle, car elle accompagne la déchéance de la production littéraire et intellectuelle d'un peuple. Pour appuyer cette constatation il recourt, ainsi qu'il le dit lui-même, au *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Larousse, où il repère des déclarations similaires de Joseph Joubert (1754-1824) et de Chateaubriand (1768-1848), dont il invoque l'autorité: "La littérature des peuples commence par les fables et finit par les romans." (J. Joubert) et "Les peuples commencent par la poésie et finissent par les romans." (Chateaubriand).⁵⁹ Cependant, ces sentences des deux écrivains français se fondent, ainsi qu'il est naturel, sur la production littéraire qu'ils connaissaient à l'époque, à savoir celle qui allait jusqu'à la fin du siècle des Lumières, alors que le roman ne s'était pas encore développé et que par conséquent il n'avait pas encore reçu de consécration. L'opinion de Chateaubriand date même de 1819 et était exprimée dans un bref essai intitulé "Romans".⁶⁰ Dans cet article, fondé sur les romans libertins et réalistes du XVIIIe siècle, Chateaubriand considère que la thématique du roman en France avait jusqu'alors principalement puisé dans les aspects sombres de la société. Perspicace, il avait cependant pressenti le changement imminent dans les objectifs du roman, exactement en raison des multiples influences sociales apportées par la Révolution française. La nouvelle société née avec la Révolution alimentait désormais le roman d'un matériel différent, tout comme autrefois la Grèce était passée des "jeux de Ménandre aux fictions d'Héliodore".⁶¹ Ainsi, Chateaubriand constate finalement que les romans contemporains présentent un bien plus grand intérêt que les anciens. Évangélidis pourtant, à la fin du XIXe siècle, et dans l'intention de relier le développement du roman à la décadence culturelle (tout en protégeant

⁵⁹ Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. 13, p. 1323. La proximité de ces constatations s'explique par le fait que Chateaubriand était un ami intime de Joubert et qu'ils partageaient leurs pensées. Après la mort de Joubert, Chateaubriand s'est chargé de l'édition de ses écrits non publiés (*Recueil des pensées de M. Joubert*, Paris 1838). Néanmoins, la phrase en question n'apparaît pas dans l'édition de Chateaubriand mais dans l'édition ultérieure, augmentée des manuscrits restants de Joubert: J. Joubert, *Pensées, maximes, essais et correspondance*, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal, Paris 1861, t. 2, p. 144.

⁶⁰ "Les peuples commencent par la poésie et finissent par les romans: la fiction marque l'enfance et la vieillesse de la société. [...] Il n'y a guère que la mauvaise société dont on ait pu supporter le tableau dans les romans françois: *Manon Lescot* en est la preuve."; François-René de Chateaubriand, "Romans", *Oeuvres complètes*, t. 16: *Mélanges littéraires*, Paris 1831, p. 331.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 331-333.

cependant la réputation de l'ancêtre antique du genre) a glané dans le dictionnaire des utilisations précises du mot “roman” et a choisi d'en taire d'autres, plus récentes, dont la nuance était moins péjorative, citées dans le même lemme.

IV. Le triomphe du roman et de l'héritage antique

Au début du XXe siècle, la position de Kourtidis diffère notablement de celle de Dragoumis autant que de celle d'Évangélidis, dont il connaissait l'œuvre. Ainsi qu'il le rapporte lui-même dans sa bibliographie, sa principale source, outre Coray, Dragoumis et Évangélidis, a été l'ouvrage monumental de l'helléniste allemand Erwin Rohde sur l'histoire du roman antique (1876).⁶² La lecture de l'étude de Kourtidis montre qu'il a également consulté les conférences prononcées à Genève par Jakovaky Rizo Néroulos en 1826 et qui avaient été publiées sous le titre *Cours de Littérature grecque moderne* (1828),⁶³ de même que l'*Histoire littéraire de la Grèce moderne* d'Alexandros Rizos Rangavis (1877),⁶⁴ à l'œuvre littéraire duquel il consacre d'ailleurs sa propre étude. Les sources de Kourtidis révèlent que son objectif central était de rédiger à son tour une histoire du roman qui réviserait les études précédentes sur le point de l'opposition des Anciens et des Modernes. Ainsi, bien que son intention affirmée fût d'étudier les récits de Rangavis, Kourtidis vise principalement à établir la conviction que l'origine du roman européen moderne est purement grecque et à “légitimer” le genre dans la réalité néohellénique. Son objectif parallèle est aussi de souligner le rayonnement de l'antiquité sur la civilisation européenne, à savoir la façon dont le roman grec antique a été favorablement accueilli en Europe au Moyen Âge et à l'époque moderne, et a déterminé l'évolution du roman européen contemporain.

⁶² Erwin Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig: Breitkopf & Härtel, ¹1876, ²1890.

⁶³ *Cours de Littérature grecque moderne* donné à Genève par Jakovaky Rizo Néroulos, ancien Premier Ministre des Hospodars Grecs de Valachie et de Moldavie; publié par Jean Humbert, seconde édition revue et augmentée, Genève: Abraham Cherbuliez, Paris: Treuttel et Würtz, 1828. Il est probable que Kourtidis ait consulté la traduction allemande de l'œuvre. La majeure partie de l'ouvrage a été également traduite en grec: *Iστορία τῶν γραμμάτων παρὰ τοῖς νεωτέροις Ἑλλησι* [Histoire des Lettres chez les Grecs modernes], rédigée par Jakovaky Rizo Néroulos en 1826 à Genève, à l'attention de la jeunesse de ce lieu désireuse de connaître notre langue grecque. Publiée par Jean Humbert en 1827 à Genève. Traduction grecque d'Olympia I. N. Abbot à Thessalonique, Athènes: Perris et Vamba, 1870.

⁶⁴ *Histoire littéraire de la Grèce moderne*, par A.-R. Rangabé, Calmann Lévy éditeur, 2 tomes, Paris 1877.

Kourtidis puise chez Coray le terme “mythistoria” et cite presque mot pour mot l’extrait de l’“Επιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου” [Lettre à Alexandros Vassiliou] qui s’y rapporte.⁶⁵ Dans ce texte écrit au début du XXe siècle, un siècle après Coray, il adopte une argumentation de type national qui avait été élaborée dans un autre contexte, celui du siècle des Lumières, à la veille de la Révolution grecque, et qui avait pour objectif de mettre en évidence le passé culturel antique et l’utilisation de la langue grecque en tant qu’éléments principaux de constitution de l’identité néohellénique, fondée sur la continuité ethnique et linguistique. Ce raisonnement demeure cependant tout aussi fort à l’époque de Kourtidis, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, puisque entretemps avait paru l’ouvrage capital de Constantinos Paparrigopoulos, *Iστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ έθνους* [Histoire de la nation grecque]. À une différence près: à présent, en ce qui concerne l’enjeu de l’identité, le regard n’est plus seulement tourné vers le passé, il l’est aussi vers l’occident, qui par réverbération alimente l’identité et l’argumentation nationales.

Dans l’étude de Kourtidis, la relation entre les Anciens et les Modernes ne prend pas la forme d’un affrontement, mais se fonde sur l’acceptation d’emblée franche et absolue de la valeur du roman contemporain. Ainsi, l’assimilation généalogique vient finalement enrichir la civilisation grecque moderne d’une nouvelle réussite redéivable aux ancêtres de l’antiquité.

Pour Kourtidis, comme plus tard pour la génération des années trente, c’est un nouveau genre qui vient trancher sur la tradition, un genre holistique et polymorphe, dont la composition est large et variée, qui peut tout

⁶⁵ Sur le terme “mythistoria”, voir Sahinis, *Θεωρία και ἀγνωστη ιστορία του μυθιστορήματος στην Ελλάδα*, 1760-1870, p. 12 sqq. Kourtidis a modifié l’extrait proposé par Coray quant à la syntaxe et l’orthographe. Il a également remplacé les “gens de lettres” mentionnés par Coray par “philosophes”: il s’agit de ceux qui sont rapportés avoir proposé le terme “πλασματικὸν ιστόρημα” [relation d’événements créés de manière fictionnelle] dans le but de restituer le terme “romanzo” selon Coray, mais “roman” selon la copie altérée de Kourtidis. Kourtidis a remplacé “gens de lettres” par “philosophes” par désir de précision, puisque ces qualités avaient été définies avec davantage de clarté à son époque, et que la philosophie avait été désormais admise au rang de science indépendante au niveau académique. De la même façon, le remplacement du terme “romanzo” par “roman” est dû à l’intention de Kourtidis d’utiliser une terminologie plus familière au public grec du début du XXe siècle, ou bien afin de le débarrasser des connotations d’origine romantique contenues dans le terme hellénisé, ouvertement négatif, de “romanzo”. De même, le terme “πλασματικόν” utilisé par Kourtidis au lieu de “πλαστόν” utilisé par Coray se réfère plutôt à la fiction qu’à l’artifice. Cf. *Τὸ ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, p. 12. Cf. “Επιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου”, p. 5.

exprimer: la vie intérieure, la problématique théorique, l'ensemble social et l'individualité humaine tout autant que l'histoire:

[Le roman] a brisé avec fougue et fracas ses chaînes, et, plus volumineux et plus large, il reflète désormais le monde entier, la succession des mille formes de la beauté de la nature et les mouvements inquiets, mystérieux et insaisissables de l'âme humaine et ses terribles tempêtes. Dans son cours irrépressible, il roule toutes les idées sociales, philosophiques, religieuses et artistiques du siècle; tous les rêves, tous les problèmes, toutes les angoisses. Il existe des événements fondamentaux impossible à saisir sans l'influence de certains romans.⁶⁶

De même, Giorgos Théotokas, un des écrivains les plus emblématiques de la génération des années trente, écrira en 1934, à savoir presqu'une vingtaine d'années plus tard:

Tout a sa place, et tout doit forcément entrer dans le roman, la vie du cœur, la vie des sens et des passions, la vie de la pensée, la vie des idées abstraites tout comme la vie matérielle la plus banale des hommes, l'âme de la nature et l'âme des villes, l'individu libre qui lutte seul face au destin, et les grands groupes humains qui créent, par leurs affrontements dramatiques, l'histoire.⁶⁷

L'analogie qui existe entre ces deux positions est significative. Si Kourtidis discernait dans le roman un genre nouveau présentant de larges possibilités, portant déjà la caution des intellectuels européens mais aussi celle de son succès populaire, et qui de toute évidence devait envahir le paysage de la prose grecque moderne, Théotokas a vu dans le roman le moyen mis à sa portée et à celle de ses contemporains de briser avec la tradition et l'étude de moeurs réaliste en ouvrant les horizons grecs limités à la liberté de l'esprit européen.

Contrairement aux censeurs du roman qui l'avaient précédé, Kourtidis n'hésite pas devant la disparité sociale des lecteurs et l'ampleur des thèmes, ni même la variété et le caractère populaire des pratiques éditoriales et des moyens de diffusion; il admet au contraire l'agréable et l'utile que peut procurer à tous une telle lecture, distinguant cependant et préférant les romans qui peuvent offrir quelque chose de plus aux lecteurs exigeants. Usant d'une

⁶⁶ Kourtidis, *Tὸ Ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, pp. 4-5.

⁶⁷ Cette citation est extraite de l'essai de Giorgos Théotokas "Νέα λογοτεχνία" [Nouvelle littérature] publié dans la revue *Iδέα* 13 (janvier 1934), pp. 11-17. Voir la réédition dans Giorgos Théotokas, *Αναζητώντας τη διαύγεια. Δοκίμια για τη νεότερη ελληνική και ευρωπαϊκή λογοτεχνία* [À la recherche de la lucidité. Essais sur la littérature moderne grecque et européenne], intro. et éd. Dimitris Tziovas, Athènes: Estia, 2005, p. 120.

judicieuse description, il démonte l'argument du grand art destiné à une élite et de la soi-disant littérature "légère" destinée au grand public, et présente le roman comme un genre dont les bienfaits peuvent s'adresser à tous:

Ses branches [du roman] se courbent sur les masures et se dressent à la hauteur des palais. Insaisissable, il circule jour et nuit sous forme de livre, sous forme de numéro de revue, sous forme d'article dans les journaux. Il charme la bourgeoisie et la couturière. L'un cherche en lui de grosses émotions, *l'intérêt bête*, comme l'appelle Zola, des péripéties imaginaires, des méfaits monstrueux et mystérieux; pour un autre, c'est quelque idéal, tout comme on recherche le dimanche à la campagne un dérivatif à l'atmosphère étouffante de la ville; pour un autre encore, ce sont des épisodes sentimentaux et des scènes grivoises. Mais d'autres exigent davantage: la peinture de l'âme d'une ou de plusieurs existences, la synthèse de l'histoire d'une société ou d'une époque. C'est ainsi que Balzac a trouvé l'inspiration de *La Comédie humaine*, et Zola des *Rougon-Macquart*.⁶⁸

Il devient évident que Kourtidis a saisi les possibilités offertes par le roman pour une représentation critique et interprétative de la société et de l'histoire. Il est tout aussi évident qu'il s'est éloigné du modèle réaliste et même naturaliste de la représentation photographique en recherchant "le fait typique", la peinture de l'âme de personnages et d'époques et la concentration interprétative d'informations représentatives dans un personnage ou un événement. Ainsi, il ressort que la vertu principale du genre est le réalisme psychologique et social dans le cadre d'une composition étendue qui a la faculté d'un questionnement idéologique, mais aussi la capacité d'une plus grande efficacité sociale.

Pour Kourtidis, c'est Erwin Rohde, professeur à l'Université d'Iéna et auteur d'un ouvrage ambitieux sur le roman grec antique, qui a fourni l'argumentation concernant l'hellénisation du roman moderne européen par le biais de son assimilation avec le roman antique. Les théories de Rohde ont trouvé un large écho dans les études littéraires et ont suscité toutes les théories ultérieures sur le genre.⁶⁹ Rohde renverse les assertions de Huet en démontrant, grâce à une argumentation bien étayée, que la littérature grecque antique est peut-être la seule à s'être développée sur la base de ses propres forces, ne devant que de rares éléments aux influences étrangères.⁷⁰

⁶⁸ Kourtidis, *Tὸ ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, p. 6. Les caractères en italiques sont de Kourtidis.

⁶⁹ Cf. à ce sujet Yiatromanolakis, "Εισαγωγή", p. 40.

⁷⁰ Voir Gaston Boissier, "Les origines du roman grec. Erwin Rohde. *Der Griechische*

En effet, le roman grec antique, né à une obscure époque de déclin, semblait à première vue si différent de la tradition grecque classique que l'on se devait de rechercher son origine. C'est ainsi que Rohde a démontré avec exactitude la relation et la continuité du roman grec antique avec la tradition classique, et a esquissé son parcours évolutif.

Rohde a soutenu que la formation de la littérature de l'antiquité tardive s'est appuyée sur des récits mythologiques et des traditions orales, tout comme cela s'était passé pour la tragédie classique. Puis, après un examen exhaustif des sources, il a repéré les traditions locales sur lesquelles s'était d'abord fondée la poésie élégiaque puis le roman grec, et montré leurs relations avec les narrations mythologiques d'Homère et de Pindare, mais aussi la diffusion de leurs variantes en Orient. La thématique de l'amour, tissue dans la tragédie classique avec la passion irraisonnée et dominante, acquiert dès lors un contenu nouveau, plus raffiné, trouve un terrain fertile dans l'élegie et en vient à dominer la littérature. Selon Rohde, le roman grec antique a poursuivi la tradition de la sentimentale poésie élégiaque, mais l'a aussi enrichie d'éléments répondant aux nouvelles demandes de la société: l'analyse du sentiment amoureux n'a peut-être rien gagné en profondeur, mais il a été mis en valeur à travers la narration de péripeties prodigieuses. Ainsi, la thèse de Rohde est que le roman grec antique s'est formé d'après deux éléments sans rapport entre eux: d'une part, la thématique de l'amour et de l'autre les péripeties prodigieuses sur terre et sur mer, c'est-à-dire la description de déplacements et de voyages.

La pureté de l'évolution ininterrompue de la littérature grecque soutenue avec vigueur par Rohde et saluée par ses contemporains est probablement à relier à l'argumentation plus générale qui s'était développée en réplique aux théories de Fallmerayer qui avait contesté la pureté généalogique de l'ethnie grecque.⁷¹ Le tournant pris en conséquence par l'historiographie grecque, passant de l'histoire générale à l'histoire nationale, que l'on remarque à partir du milieu du XIXe siècle, de même que la place centrale accordée à l'antiquité dans la formation de l'identité nationale⁷² constituent un sol particulièrement fertile à l'accueil favorable d'œuvres comme celle de Rohde. Une telle argumentation ne pouvait pas demeurer inexploitée par des érudits comme

Roman und seine Vorläufer. Leipzig, Breitkopf et Härtel”, *Revue des Deux Mondes* 32 (15 mars 1879), p. 288.

⁷¹ Voir à ce sujet Georges Véloudis, *O Jacob Philipp Fallmerayer καὶ η γένεση του ελληνικού ιστορισμού* [Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historisme hellénique], Athènes: EMNE-Mnimon, 1982.

⁷² Politis, *Pομαντικά χρόνια*, pp. 36-47, 107-111.

Kourtidis, pour lesquels la civilisation grecque antique, ancêtre incontestable du néohellénisme, constituait le pilier central de l'identité culturelle et une source de fierté nationale. À une époque d'ailleurs où le roman européen moderne était légitimé dans la production littéraire européenne, revendiquer son origine grecque s'imposait désormais.

L'attitude positive de Kourtidis face au roman moderne et la façon dont il traite l'origine généalogique du genre manifestent autant son culte de la patrie que sa disposition favorable à la culture occidentale qui lui permettent de voir d'un bon œil son développement en Europe. Parallèlement, l'intérêt stable des études littéraires en Occident pour le roman grec antique a suscité sa comparaison avec le genre moderne et a alimenté l'exploitation ethnocentrale de cette confrontation. Ainsi Kourtidis, pour soutenir l'idée de l'origine grecque du roman moderne, s'est-il principalement fondé sur la phisyonomie emblématique de Coray et puisé ses arguments dans l'étude exhaustive et approfondie de Rohde, tandis que le rayonnement du roman antique dans l'espace européen au cours du Moyen Âge et des temps modernes constituait un critère stable pour une évaluation positive par réverbération. Finalement Kourtidis, au tournant du siècle, renouvelle et renforce les tendances idéologiques et intellectuelles de la génération ethnocentrale de 1880 à travers un regard orienté vers l'esprit européen qui annonce –dans une certaine mesure, et discrètement– l'époque du modernisme.

Donc, un siècle après Coray, rempli de fierté nationale et grâce à la contribution d'un savant allemand, Kourtidis réfute les opinions de Huet, que Coray avait passées sous silence, sur l'origine du roman grec ancien chez les peuples de l'Orient:

Suivant le dogme qui dit: la lumière de l'Orient, particulièrement depuis la publication au XVIIe siècle de l'étude du savant Français évêque d'Avranches Huet sur l'origine du roman, le roman, tout comme les fables, tout comme même le récit, ont été définitivement considérés comme le produit de l'imagination des Indiens et des autres peuples de l'Orient. Les Grecs n'ont été que de simples imitateurs. [...] Mais il a été prouvé à présent sans conteste qu'il est l'œuvre des sophistes grecs. L'esprit grec antique, en danger de s'éteindre, a laissé la lueur d'une flamme, pas bien forte, mais qui a illuminé le monde entier.⁷³

Pour bien montrer l'admiration que nourrissaient Grecs et Européens pour les textes romanesques de l'antiquité, Kourtidis invoque d'ailleurs d'une

⁷³ Kourtidis, *Tὸ ἐλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, pp. 7-8.

part Emmanuel Roïdis (“dont nul n'a jamais douté [...] de la délicatesse des papilles intellectuelles”),⁷⁴ puis Racine et Goethe. On sait en effet que Goethe avait lu l'œuvre de Longus, *Daphnis et Chloé*, dans la traduction de Amyot, et avait prononcé des paroles particulièrement louangeuses. Kourtidis cite un long extrait de ses commentaires puisé dans l'ouvrage de Rohde. La réaction positive de Goethe a provoqué cependant le grand embarras des érudits, qui ne partageaient pas tous son opinion sur une œuvre rédigée à une époque de déclin.⁷⁵ Kourtidis rapporte leurs réactions, auxquelles il oppose l'argument que ces œuvres ne doivent pas être jugées selon le modèle du classicisme, mais que leur valeur réside en le fait qu'elles sont le reflet de leur époque.

On connaît également l'anecdote, rapportée par son fils Louis, montrant Jean Racine comme un fervent lecteur d'Héliodore, et que Kourtidis reproduit fidèlement dans son texte. Lorsqu'il était élève à Port Royal, et qu'il étudiait systématiquement les auteurs grecs et latins, Racine lisait également “avec un intérêt avide” les *Éthiopiques* d'Héliodore, l'histoire d'amour de Théagène et Chariclée. Lorsque Claude Lancelot, le directeur de Port Royal, s'en aperçut, il brûla le livre. “Racine en acheta un second exemplaire; le directeur le brûla aussi. Le jeune homme réussit à s'en procurer un troisième; peu après il l'apporta à son austère directeur. Maintenant, lui dit-il, vous pouvez le brûler, je le sais par cœur!”⁷⁶ Le fait d'ailleurs que Racine renonça à son ordination pour se consacrer au théâtre est habilement attribué par Kourtidis à l'influence d'Héliodore sur le dramaturge français, modifiant ainsi la dimension du désaccord religieux existant entre Racine et les Jansénistes. Cette altération de l'histoire du renoncement à la vie régulière –dont la restitution imagée rappelle des méthodes éprouvées utilisées dans les récits pédagogiques de Kourtidis– outre l'intention d'impressionner le lecteur, a un autre but: relier Racine à Héliodore lui-même. Dragoumis rapporte expressément l'inexactitude de la tradition selon laquelle Héliodore aurait été évêque de Trikkè en Thessalie, et qu'il aurait de son gré renoncé à l'évêché lorsque le synode de Thessalie lui aurait imposé le dilemme de se démettre de ses fonctions ou de brûler son ouvrage “qui corrompait les jeunes gens”.⁷⁷ Cependant Kourtidis, bien qu'il déclare avoir consulté l'étude de Dragoumis, passe sous silence cette information et, citant l'historien de l'Église Nicéphore Calliste, préfère, même s'il le fait de manière indirecte, la

⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁷⁵ Cf. à ce sujet Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, pp. 256-258.

⁷⁶ Kourtidis, *Tὸ ἐλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, pp. 8-9. Cf. à ce sujet Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, pp. 249-250.

⁷⁷ Dragoumis, *Ιστορία τῆς μυθιστοριογραφίας*, p. 14.

légende de la démission qu'il relie même à la légende équivalente concernant Racine: Héliodore et Racine choisissent de renoncer aux avantages offerts par l'habit ecclésiastique dans le but de se consacrer à leur œuvre d'écrivains.

La référence de Kourtidis à l'admiration des Européens ne s'arrête pas à Racine et à Goethe. En effet, il ne perd jamais de vue le rayonnement de ces textes dans l'Europe des temps médiévaux et modernes, et leur influence sur la création littéraire originale. Telle est la réponse de Kourtidis au doute des érudits européens sur la valeur littéraire des romans antiques. D'ailleurs, son étude diffère sur ce point de celles de ses prédecesseurs grecs car elle ne constitue pas tant une histoire du roman grec antique que de sa perception dans l'espace européen et de sa continue mutation jusqu'à la création du genre contemporain, le critère d'évaluation demeurant la représentation souhaitée du réel. Finalement, c'est leur rayonnement en Europe qui certifie principalement la valeur de ces œuvres grecques méconnues. Cette perspective avait déjà été analysée plus exhaustivement par Kourtidis dans son article "Héliodore auteur de romans", publié dans la revue *Nέα Ζωή* en 1908. En se référant à diverses figures reconnues de l'érudition et des arts européens au cours des siècles, Kourtidis confirme dans cet article que le "miracle grec" (de l'époque classique) a influé de manière déterminante sur l'évolution de l'esprit humain et "a pris dans ses rets l'humanité enchantée". De la même manière, bien sûr, le miracle grec a pris dans ses rets Héliodore lui-même, qui a vécu certes à une époque de déclin mais qui, étant chronologiquement plus proche de l'antiquité classique, s'en est trouvé enchanté bien davantage. L'imitation (les nombreux emprunts aux classiques de l'antiquité) étant la seule issue à des époques d'affaiblissement de la création originale, Héliodore devient un astre illuminé d'une lumière empruntée, mais capable de trouver à son tour de "fervents laudateurs".⁷⁸

D'après Kourtidis, la traduction de l'œuvre de Longus, *Daphnis et Chloé*, par Jacques Amyot et Paul-Louis Courier⁷⁹ a contribué à la formation du style français⁸⁰ et a fait de Longus un classique. En dépit du fait que les textes

⁷⁸ Kourtidis, "Ο μυθιστοριογράφος Ἡλιόδωρος", p. 135.

⁷⁹ Paul-Louis Courier (1772-1825) avait revu la traduction de Jacques Amyot de l'œuvre de Longus, *Daphnis et Chloé*: traduction complète d'après le manuscrit de l'abbaye [sic] de Florence, Florence 1810. Depuis lors, l'œuvre a connu de nombreuses éditions. Courier avait également effectué l'édition d'une collection en quatre tomes de romans grecs et latins: Paul-Louis Courier, *Collection des romanciers grecs et latins*, avec des notes de MM. Courier, Buchon, Coray, C..., A. Trognon et de plusieurs autres hellénistes, Paris: A. Corréard, 1821-1824.

⁸⁰ La traduction de Amyot en effet "a contribué de manière essentielle à l'évolution du style littéraire français"; Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, p. 237.

érotiques *Contes milésiens* étaient des récits et non des fictions romanesques, Kourtidis ne manque pas de mentionner qu'Aristide de Milet présente de nombreuses similitudes avec Boccace, non seulement quant au sujet de ses récits mais aussi car tous deux étaient les "rapporteurs" de scènes que leur avaient racontées d'autres personnes. À l'époque byzantine, "les romans grecs étaient admirés et étudiés" ainsi que le faisait exhaustivement le patriarche Photius. Néanmoins, l'imitation des modèles antiques par les érudits byzantins a donné des "œuvres qui ne sont que de froides et formelles répliques, étrangères à la vie réelle".

Tout au long de la rétrospective effectuée par Kourtidis, il devient évident qu'il admet et adopte complètement la définition du roman telle que l'a proposée Coray, puisqu'il ne se limite pas aux œuvres en prose mais examine en même temps les œuvres narratives versifiées de la Renaissance, les romans "d'amour et héroïques" comme *Érotokritos* de Vincenzo Kornaros.⁸¹ Tout comme le roman fut revivifié par les Croisades qui mirent "en contact deux mondes, deux civilisations, deux visions de la vie", de même les Grecs alimentèrent à leur tour les Francs: la preuve en est le cinquième jour du *Décaméron* de Boccace, qui de toute probabilité se fonde sur l'œuvre romanesque *Contes chypriotes*. L'esprit antique était par conséquent, selon Kourtidis, constamment présent et fonctionnait d'une façon ou d'une autre comme modèle de création. Mais la domination ottomane a atténué sa force. C'est alors qu'il s'est réfugié "dans l'âme collective de la race grecque à l'intérieur de laquelle il a tissé les coutumes, les traditions et les contes". On reconnaît aisément ici les enseignements de l'ethnologue Nikolaos Politis qui recherchait dans la tradition populaire les vestiges de la civilisation antique. Il s'agit là des opinions qui ont nourri la génération de 1880.

Kourtidis constate qu'au cours des années précédant la Révolution le roman ne s'était pas développé en Grèce, ce qu'il attribue au fait que la société grecque était en phase de formation, et il cite à l'appui la traduction d'un

⁸¹ Une différence fondamentale dans la définition du roman par Huet et Coray est, cela est bien connu, le fait que Coray comprend dans le genre les œuvres narratives versifiées tandis que Huet limite le roman à la prose exclusivement: "[...] il est cependant évident que d'abord les Européens, de l'aveu même de Huet, les écrivaient aussi souvent en vers et l'on trouve aussi parmi les œuvres des Grecs eux-mêmes [...] quelques exemples versifiés". Pour Coray, ce genre qu'il qualifie également de "*πλαστὸν ιστόρημα*" [relation d'événements créés de manière artificielle] écrit soit en vers soit en prose touche à la poésie épique par son élément dramatique, c'est-à-dire "par l'aspect dramatique de son sujet, et il est en quelque sorte un intermédiaire entre l'histoire vraie et la poésie épique"; "*Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου*", p. 3.

extrait de Néroulos (1821): “[...] le développement des mœurs n'a pas encore permis la domination du beau sexe, les rassemblements mondains ne sont pas encore suffisamment nombreux ni variés de sorte qu'ils puissent fournir un abondant matériel à celui qui est désireux d'étudier les mœurs et le conflit des passions”.⁸² Il est impossible ici de ne pas penser à l'opinion en tout point analogue déjà exprimée par Villemain dans son “Essai sur les romans grecs” (1821)⁸³ et que connaissait probablement Néroulos, opinion selon laquelle le rôle plus actif des femmes dans une société qui aime les contacts sociaux contribue au développement des attitudes et des sentiments ardents qui constituent un riche matériel pour la composition de romans.

V. Réalité et imagination

Étant donné que la liaison avec le réel était la condition idéologique et esthétique exigée par la prose de l'époque, la question qui découle naturellement concerne le mode de choix qui régit la perception du roman grec antique par les érudits grecs au cours du XIXe siècle mais aussi au début du XXe. Les études européennes, auxquelles ils se référaient par excellence, avaient déjà clairement souligné la prédominance de l'élément imaginaire dans le roman grec antique, composante qu'ils avaient d'ailleurs considérée avec dédain.

Chassang, pour lequel il allait de soi que la vérité historique du contenu mais aussi la vraisemblance de la narration devaient constituer des critères essentiels d'évaluation des romans antiques, avait naturellement souligné la prévalence de l'élément imaginaire dans le roman grec antique dans lequel, entre autres, il relevait principalement les interventions divines dans le cours de l'intrigue. Il considère également que la description des sociétés ne correspond pas à la réalité historique, que les incidents de la vie quotidienne sont improbables et irréalistes, tandis que l'analyse des sentiments est superficielle et se limite à la description des circonstances extérieures qui les font naître. Fréquemment, il met l'accent sur des incompatibilités et des ruptures concernant le contenu impudique et érotique, qui vient s'opposer à la pureté sans égale et à la morale des héros. À l'occasion des romans d'Héliodore, il note même que l'absence

⁸² Kourtidis, *Tὸ Ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, p. 23. L'extrait paraphrasé par Kourtidis est tiré de l'ouvrage de Néroulos, *Cours de Littérature grecque moderne*, pp. 148-149: “Mais dans un pays où l'urbanité n'a pas encore autorisé l'empire du beau sexe; où les sociétés ne sont ni assez fréquentes, ni assez variées, pour fournir une ample matière à celui qui veut observer les mœurs et le jeu des passions; dans un tel pays il ne faut pas s'étonner qu'il n'ait point paru d'auteurs de romans et de contes moraux.”

⁸³ Cf. *supra*, note 47.

de toute vraisemblance constitue la caractéristique commune de tous les romans grecs antérieurs et postérieurs à cette période et fait de cette absence la règle générale de la production romanesque qui se développe alors dans la littérature grecque.⁸⁴ Le fait que Coray, dans son effort de mettre l'accent sur l'origine classique du roman de la basse antiquité, avait souligné les nombreuses dettes d'Héliodore envers la poésie épique, conduit Chassang à le critiquer en usant de l'argument que les modèles du prosateur ne doivent pas être recherchés dans le discours poétique; la prose poétique d'Héliodore, selon Chassang, constitue un "genre faux".⁸⁵

Rohde, de son côté, afin de prouver que le roman grec antique ne constituait pas le produit du tempérament enclin à l'imagination des peuples de l'Orient, ainsi que l'avait soutenu Huet, mais qu'il constituait l'évolution naturelle de la tradition grecque, devait interpréter la présence marquée et la fonction particulière de l'élément imaginaire dans le roman. Selon Rohde, la thématique de l'amour provenait de la poésie érotique et les voyages prodigieux dans des lieux inconnus et imaginaires prenaient leurs sources dans la littérature des voyages imaginaires et de la description des lieux utopiques. La description vraisemblable et réaliste de l'Atlantide dans la *République* de Platon, de Coucouville-les-Nuées dans *Les Oiseaux* d'Aristophane et les descriptions des lieux imaginaires par Évhémère de Messine sont tous des textes antérieurs à la conquête romaine. Ils constituent des preuves d'une tradition qui admettait l'imaginaire dans le but de critiquer la situation de l'époque et de rechercher des issues à la réalité. L'outil indispensable à la représentation littéraire du contenu imaginaire au cours de la basse antiquité a été fourni par la seconde sophistique qui a souvent cultivé la rhétorique au détriment de la profondeur et de la vérité des propos. Finalement, le roman grec antique s'est avéré une échappatoire à la réalité à travers l'art du discours, la narration fictionnelle.⁸⁶

⁸⁴ Chassang, *Histoire du roman*, pp. 419, 425.

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 416-417.

⁸⁶ Ce point de vue est encore soutenu de nos jours suivant le raisonnement que le genre du "romanzo (romance)" (œuvres narratives de fiction dont le centre est constitué d'une aventure amoureuse selon le modèle du roman antique) s'est développé à des périodes de profonds changements, offrant ainsi une agréable échappatoire à un monde incertain. "Escape literature", c'est ainsi que Hight nomme le genre, en référence tant aux romans antiques eux-mêmes qu'à leurs divers avatars médiévaux (*The Classical Tradition*, p. 165). La basse antiquité fut une telle période, de même que le XIIe siècle en France, l'ère élisabéthaine en Angleterre et le XVIIIe siècle finissant. David Holton, "Romance", in *Literature and Society in Renaissance Crete*, éd. David Holton, Cambridge: Cambridge University Press, 1991, p. 207.

Les théories de Rohde ont été de nos jours en partie réfutées, les objections concernant principalement sa façon de joindre poésie amoureuse élégiaque et narration de voyages imaginaires et touchant par conséquent la mesure selon laquelle le roman grec antique constitue véritablement la continuité d'une tradition précédente.⁸⁷ Cependant, la préférence du roman grec antique pour l'imagination demeure un fait. Yiatromanolakis note à ce sujet:

Le roman grec antique né [...] à une époque où la *mimèsis* du monde constituait le jeu littéraire suprême, et où la *technê* avait le pas sur la *physis*, le genre ne pouvait manifester de préférence exclusive envers l'élément réaliste. Le prodigieux et le magique était ce qu'il recherchait, puisque c'était ce qu'exigeait son créateur et "écrivain" primordial, à savoir son lecteur quotidien.⁸⁸

Le roman grec antique était en vérité un "romanzo", une histoire sentimentale, une aventure prodigieuse de déplacements. Par rapport au roman du XIXe siècle, il est régi par une logique totalement différente à l'intérieur de laquelle le rôle de l'élément divin et du Destin est crucial. Il a d'autres objectifs qu'il atteint sans disséquer la réalité sociale de son époque, mais il conduit à une autre réalité, une réalité idéale, dans un cadre spatio-temporel délibérément imprécis. Par conséquent, il serait sans objet de rechercher en lui une analyse de caractères semblable à celle du roman réaliste ou psychologique du XIXe siècle, ou bien encore une perception et une représentation de la réalité analogues.⁸⁹

D'ailleurs Zola, que Kourtidis loue particulièrement dans son étude sur Rangavis, et qu'il mentionne à part parmi les inspirateurs de modèles du roman contemporain, s'était exprimé de manière dédaigneuse au sujet du roman grec antique, exactement parce qu'il n'avait que fort peu de relation avec la représentation fidèle de la réalité:

La fiction y règne en souveraine; ce ne sont que mensonges, que faits merveilleux, qu'intrigues embrouillées et incroyables. Les conteurs n'y ont presque jamais mis un détail juste et observé, les mille petits incidents de la vie intime y font défaut; et ces œuvres, qui

⁸⁷ Sur cette discussion, voir Hägg, *To αρχαίο μυθιστόρημα*, pp. 141-142, et Yiatromanolakis, "Εισαγωγή", p. 40 sqq.

⁸⁸ Yiatromanolakis, "Εισαγωγή", p. 35.

⁸⁹ Voir à ce sujet B. P. Reardon, "Aspects of the Greek Novel", *Greece and Rome*, 2e série, 23, 2 (octobre 1976), p. 119. Reardon note: "To us the novel – prose fiction – is a very familiar and a very rich form; in Greek literature it is neither". Cf. aussi du même auteur "The Form of Ancient Greek Romance", in *The Greek Novel, AD 1-1985*, pp. 205-216, où il se livre aussi à l'analyse exhaustive du rôle du Destin dans le roman antique par opposition avec les débuts de la tragédie.

devraient peindre la société telle qu'elle était alors, nous emportent dans un monde fabuleux, au milieu d'aventures mensongères et de personnages extravagants. On sent que le roman n'a jamais été pour les Grecs une peinture de la vie réelle, encadrée dans une action vraisemblable; il a été uniquement pour eux un poème vulgaire, un conte merveilleux qui charmait leur vive imagination, un entassement de fables d'autant plus attrayantes qu'elles étaient plus compliquées, un ragout largement épice de luxure qui réveillait le palais blasé des lecteurs de la décadence.⁹⁰

Dans l'espace grec, c'est Coray qui avait déjà tracé la voie au mode de réception du roman grec antique. D'ailleurs, quand il l'avait nommé "mythistoria", il l'avait défini en tant que "histoire fausse, mais probable, d'épreuves et déboires amoureux, savamment écrite de manière dramatique, principalement en prose", suivant en cela Aristote pour lequel les hommes ne peuvent trouver plaisir qu'à des histoires convaincantes ou bien déjà connues d'eux, et non à des créations sans fondement logique, nées de l'imagination. De cette façon, non seulement Coray oriente l'intérêt des Grecs vers l'antiquité, mais il objecte aussi indirectement au roman européen à l'imagination marquée.

Aussi bien Dragoumis qu'Évangélidis contournent avec quelque embarras l'obstacle constitué par d'importantes questions de structure, de contenu, mais aussi d'idéologie, posées par les romans antiques et insistent sur leur capacité de représenter la réalité, leur dimension informative et leur valeur historique. Il est évident que Kourtidis a puisé dans l'ouvrage de Rohde aussi bien que dans celui de Coray afin d'affirmer l'hellénité du roman moderne, mais qu'il a à son tour passé sous silence toute remarque sur le substrat imaginaire du genre antique. Ce serait une erreur, écrit Kourtidis, de juger ces romans à l'aide du "mètre de la classicité".⁹¹ Au contraire, "Du point de vue esthétique, nous trouvons que ces œuvres retiennent en elles l'atmosphère de leur temps. Les mœurs, la famille, sont fidèlement dépeintes." Dans son article plus ancien sur Héliodore, Kourtidis repère cependant dans les *Éthiopiques* d'importantes faiblesses concernant les analyses psychologiques des personnages, mais il reconnaît en même temps "une conception aigüe du monde sensible et une habileté descriptive", qui font d'Héliodore, à son avis,

⁹⁰ Émile Zola, "Du roman. Définition de ce genre de littérature. Ce qu'il fut dans l'antiquité et dans les premiers temps du christianisme", *Congrès scientifique de France*, 33e session, 1^e partie tenue à Aix-en-Provence au mois de décembre 1866, Aix 1867, p. 495.

⁹¹ Dans son article "Ο μυθιστοριογράφος Ἡλιόδωρος", p. 134, Kourtidis a de nouveau souligné que "La taille de toute chose est à calculer selon sa propre mesure."

un précurseur de Zola.⁹² Il se hâte néanmoins d'ajouter que les analogies entre Héliodore et Zola ne vont naturellement pas jusqu'à couvrir la question de la morale. Selon Kourtidis, Héliodore est un parfait moraliste, aux antipodes de Zola, et les *Éthiopiques* pourraient occuper une place à part dans l'histoire des idées morales. En conclusion, il note que les romans grecs antiques, en dépit des préjugés dont ils sont l'objet, trouvent consécration dans l'envergure de leur rayonnement, c'est-à-dire dans le fait qu'ils sont devenus membres de la "confédération littéraire mondiale".⁹³

Dragoumis, Évangélidis et Kourtidis, ainsi qu'il était naturel, ont envisagé le roman grec antique à travers le filtre esthétique et idéologique de leur époque, à savoir en tant que genre dont le berceau est la Grèce, en tant qu'inscription fictionnelle du réel privilégiant la beauté de la forme discursive et l'orientation vers l'édification morale, laissant de côté le rôle structurel qu'y jouent l'imagination et l'improbable. Ils ont également négligé le fait que l'objectif des romans antiques n'était absolument pas la représentation de la réalité, à laquelle au contraire ils offraient une échappatoire à travers un environnement nébuleux (dans le temps et l'espace) noyé dans la brume de l'époque classique. En outre, ils se sont détournés du fait que les personnages du roman antique n'agissent pas dans le cadre d'une structure sociale donnée, à l'intérieur d'un temps historique défini qui détermine leur position et leurs attitudes (ainsi qu'il arrive avec le roman du réalisme et du naturalisme du XIXe siècle), mais bien sur la base des volontés du Destin et de l'élément divin. Étant donné le développement du roman dans l'espace européen et sa diffusion de plus en plus grande dans l'espace grec, le souci commun des trois érudits, qui reflètent la pensée du XIXe siècle, plutôt que du XXe naissant, était de rétablir la relation du roman moderne avec l'antiquité, soit afin de sauvegarder son prestige, soit pour lui attribuer la réussite d'une nouvelle réalisation, toujours dans le cadre impératif de la conscience et de l'identité nationales.

L'influence des romans grecs antiques sur la création littéraire européenne est une question complexe défendue par une abondante bibliographie internationale.⁹⁴ En ce qui concerne le XIXe et le début du XXe siècle grec et les études présentées ici, nous pourrions formuler les grands traits de quelques hypothèses sur les points qui, selon toute probabilité, ont facilité le traitement positif des romans grecs anciens dans le cadre d'une argumentation nationale et patriotique. Les romans grecs antiques sont ainsi principalement centrés

⁹² *Ibid.*, p. 137.

⁹³ Kourtidis, *Tὸ Ἑλληνικὸν διήγημα μέχρι τῆς Ἐπαναστάσεως*, pp. 11, 12.

⁹⁴ Voir l'œuvre désormais classique de Hight, *The Classical Tradition*, pp. 162-177.

sur les personnages et, sans être exactement dirigés vers leur vie intérieure, ils concernent néanmoins les relations interpersonnelles et familiales, ce qui les rend plus proches du roman social du XIXe siècle. La vérité personnelle du sentiment et de la nécessité de l'union du couple à l'intérieur d'une structure sociale dont le noyau est la famille et non la cité ont rendu aisée la réception de ces romans selon l'optique de l'époque contemporaine. Leur réalisme, quel qu'il soit, est personnel et concentré sur l'individu, tandis que leur morale est proche des principes moraux du christianisme, élément qui s'accorde à la tradition des lectures édifiantes du XIXe siècle.

Mais outre tout cela, l'élément qui prédomine dans cet intérêt des érudits pour les romans grecs antiques est le caractère hellénocentrique de son contenu et bien sûr la langue. D'elle-même, la langue a constitué un critère de nationalité et a conduit à l'appropriation des romans grecs, à leur intégration dans l'héritage culturel hellénique. L'intérêt des savants européens pour le roman grec antique au cours du XIXe siècle a accordé davantage d'autorité et de prestige au genre et a permis d'établir une corrélation avec le passé ancestral, même si ce passé est celui de la basse antiquité, au cours de laquelle la pureté généalogique n'est confortée que par la suprématie linguistique.

Traduction du grec par Danielle Morichon

Institut de Recherches Historiques / FNRS